

Le Samedi

VOL. I.—NO. 31.

MONTREAL, 11 JANVIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

LE TELEPHONE APPLIQUE AUX VISITES DU JOUR DE L'AN



I

Les demoiselles Vernon, quoiqu'à dix lieues de Montréal, n'ont pas manqué une seule visite.



II

Les demoiselles Bon Ton ont commencé à recevoir à 10 heures du matin, au saut de lit.

III

Le papa.—A qui dis-tu : oui, Estelle dans le moment ?
Estelle.—A personne, papa ; c'était une erreur. (La gredine vient de s'engager au jeune homme que le papa a mis à la porte la veille).



IV

Le bonheur qu'éprouve Alfred de n'être pas forcé d'aller en personne chez Mlle Vieillecoine

V.—Oh ! les bienfaits du téléphone ! Ne pas être obligé de sortir pour traîner à sa suite une laidour comme le chaperon de Dlle Lucie.

VI.—Pourquoi n'as-t'on pas inventé le téléphone il y a vingt ans ? C'est si bon de pouvoir être poli sans se déranger !

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 11 JANVIER 1890.

CHASSE-SPLEEN

Il n'est pas nécessaire d'avoir bon nez pour
attrapper la grippe.

Quand vous enfoncez un clou il vaut mieux
cogner sur la tête que sur les doigts.

Bien des gens sont d'abord obligés de mourir
pour passer à la tête de la procession.

Ne vous laissez pas conduire par l'enthousiasme ;
il vous fera chavirer en route.

La nature tient admirablement la balance ;
plus un homme est de court, plus la figure lui
allonge.

La grippe n'est jamais fatale, excepté lors-
qu'il y a complication : tel qu'un suicide, par
exemple.

L'année 1890 ne nous dit rien de bon : elle
commence bien par quelque chose, mais elle finit
par rien.

La grippe fait un tort considérable aux mar-
chands de tabac ; nous pouvons éternuer sans
leur secours.

Nous ne saurions dire si la grippe est générale,
mais nous savons que beaucoup de jeunes filles
sont affectées.

Si vous manquez de combustible durant l'hiver,
louez un appartement de cinq fenêtres.
Vous aurez cinq (c) ouvertures.

Quelle chance que La Patti n'ait pas d'en-
fants ! Le simple soin de les endormir en chan-
tant lui coûterait \$4,000 par soir.

Le plus grand plaisir qu'un chat puisse avoir
dans sa vie c'est de voir, du haut de sa cloture,
une femme s'efforcer de lui jeter des projectiles.

La jeune fille qui attend d'un jour à l'autre
une proposition de mariage ne veut pas voir son
amoureux s'assurer dans la *Reserve Mutuelle*.

L'année 1890 a un avantage sur les autres. Si
par erreur vous écrivez '89, vous n'avez qu'à
ajouter un 0 et vous êtes encore du bon côté.

Les astronomes prétendent que le 21 juin est
le jour le plus long de l'année ; nous sommes
certains au contraire que le jour le plus long est
la veille de la paye.

La culture peut produire une belle betterave,
mais elle ne produira pas un gentleman.

Après une foule d'études et d'observations, on
a découvert que les petits chiens n'aboient plus
fort que les autres que parcequ'ils ne peuvent
pas faire autre chose.

Le microbe de la grippe s'attache aux billets
de banque avec une ténacité extraordinaire.
Nous vous conseillons de ne plus en accepter,
surtout les billets de mille piastres.

Malgré que la compagnie d'éclairage électri-
que *La Royale* n'ait pas la centième partie du
capital de la banque de Montréal, les avantages
sont balancés. Le *sterling* de la banque l'em-
porte de beaucoup ; mais le *courant* de *La Royale*
est bien plus fort.

UNE SURPRISE

Deux individus qui se disent propriétaires d'un
cochon sont aux prises. L'avocat du défendeur
est un chef-d'œuvre d'embonpoint et de graisse
luisante ; mais il a le défaut d'être agressif, har-
gueux, insolent, au point que le juge, à bout de
patience, s'écrie :

— Mais, pour qui donc plaidez-vous ?

L'homme gras. — Moi, Votre Honneur, j'oc-
cupe pour la défense.

Le juge. — Ah ! Mille pardons, je croyais que
c'était vous qui étiez le cochon.

TROP D'EXERCICE NUIT

Charles. — Tu as le cou bien endolori, Georges ?

Georges. — Oui, en effet.

Charles. — Est-ce du froid ?

Georges. — Non ; mais hier soir au Théâtre
Royal, il y avait une très jolie fille en arriere
de moi.

UN PEU DISTRAIT

— Comment va votre grand papa ?

— Grand papa ? Mais il est mort depuis un an
et demi.

— C'est donc pour cela que je ne le vois plus
si souvent !

CONSTITUTION ROBUSTE

La maîtresse de maison. — Dites donc l'ami,
vous êtes le même homme à qui j'ai donné l'autre
jour la galette que je venais de faire.

Le mendiant. — Oui, bonne dame, et si je
reviens, c'est pour vous montrer que je suis encore
vivant.

LES DOULEURS DE LA RICHESSE

Zélateur. — Je viens vous voir, pour une sous-
cription en faveur du nouvel hôpital.

Le millionnaire. — C'est bien : vous pouvez
mettre mon nom pour trois piastres.

Le zélateur. — Trois piastres ! Mais auriez-vous
peur de vous ruiner, que vous donniez une som-
me si insignifiante !

Le millionnaire. — Mon cher monsieur, si la
nature nous avait faits de telle manière, nous
autres gens riches, que nous serions heureux de
donner de l'argent, ce serait vraiment trop de bon-
heur sur cette terre.

IDÉES COCASSES

Chef de la maison. — Je viens de constater que
votre tailleur a envoyé trois fois pour se faire
payer de vous. Est-il possible que vous ne pou-
vez pas vivre avec votre salaire.

Le commis. — Je vis très bien avec mon salaire,
mais vous ne vous attendez pas qu'il suffise à
faire vivre tous mes créanciers.

L'ART EN EST DIFFICILE

Ted. — Comment as-tu fait pour te décider à
dire à mademoiselle Prim que tu l'aimais. Ça dû
te coûter ?

Ned. — Pas du tout. Ce qui m'a coûté, c'est
quand j'ai été obligé de lui dire un mois plus
tard que je m'étais trompé.

DE PREMIÈRE NÉCESSITÉ

M. l'Incertain. — Ainsi, tu possèdes un yacht
à vapeur ! Dis-moi, à part l'argent, qu'est-ce qu'il
y a de plus nécessaire pour entretenir un bon
équipage ?

M. Douteux. — Du crédit, mon cher.

TABAC A CORNBEEF

Le mari (qui a reçu de sa femme en étrennes
10 livres de mauvais tabac). — Où est le *Cornbeef*
ma chère ?

La femme. — Le *Corn beef* ! Pourquoi cela ?

Le mari. — Le chou ne se mange pas seul.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Il vient d'arriver un terrible accident de che-
min de fer. On sort les cadavres tout mutilés.
L'un des voyageurs a, cependant, le temps de dire
avant d'expirer : " Et je suis d'opinion qu'il n'y
a personne à blâmer pour cet accident."

C'était un coroner.

A LA HAUTEUR DES CIRCONSTANCES

Charles Forabras. — C'est une fausse accusa-
tion ; je vais te la faire manger.

Benjamin Cédalout. — Si l'accusation est
fausse, ça ne peut pas mieux s'adonner, j'ai des
fausses dents.

DU DUVET D'ANGE

4 P. M.

Jeune mariée romantique un jour de neige. —
Oh ! vois donc, cher, ces beaux flocons de neige !
on dirait du duvet d'ange.

7 A. M. (le lendemain.)

Le mari. — Ma chère, prends donc une pelle et
viens m'aider à enlever le duvet d'ange pour
faire un chemin.

L'ART DE RENDRE LA VUE PERÇANTE

Ludovic, (au garçon d'hôtel). — J'avais un para-
pluie lorsque je suis venu ici ; ne l'avez-vous pas
vu.

Le garçon d'hôtel, (avec feu). — Non, monsieur,
je ne l'ai pas vu.

Ludovic, (glissant un 25 centins au garçon). —
N'est-ce pas lui, dans le coin, là-bas ?

Le garçon, (avec empressement). — Oui, mon-
sieur !

PAUVRE DÉTECTIVE

Dans un hôtel de campagne :

Le commis (au propriétaire) — Vous savez, le
monsieur de ce matin, faites-le payer d'avance.
Il n'annonce rien de bon.

Le propriétaire. — Chut ! C'est un détective de
Montréal.

Le commis. — Un détective, cela ! Au déjeuner
ce matin, il n'a pas même regardé ce qu'il y avait
sous la croute de son pâté de Noël.

UN CAS DOUTEUX

L'avocat. — Votre opposant est condamné à
vous rembourser, mais vous avez à payer les frais.

Client. — Dites-moi donc, s'il vous plaît, ai-je
gagné ou perdu ?

MOTS D'ENFANTS

Le Père.—Pourquoi donc, mon Charles, n'étudies-tu pas à l'école ! Que penses-tu donc faire quand tu seras grand et que tu ne sauras rien ?

Charles.—Je serai grand-père. On me fera asseoir dans une grande chaise, et j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur sur la table.

Incrédule, (avec emphase).—Et vous croyez toujours à l'efficacité de la prière ?

L'ami.—Oui, pour sûr.

L'incrédule.—Bien. Supposons qu'une mère se mette en prière pour que les vents soient favorables au navire qui ramène son fils de l'Europe ; maintenant, une autre mère prie dans la même intention pour son fils qui revient de l'Amérique, et les deux navires se rencontrent en chemin. Pouvez-vous répondre à cela ?

L'ami.—Bien... je...

L'enfant, (qui écoute).—Mais oui, papa ; ne vois-tu pas que c'est ça qui fait les cyclones.

Vieille tante.—Eddie, viens te coucher. Regarde ? Tous les petits poulets sont déjà rendus dans le poulailler.

Eddie.—Oui, mais pour eux, ce n'est pas pareil ; la vieille poule y est allée aussi.

La grande sœur impatientée.—C'est bien, Nelly, tu ne veux pas étudier : tu n'apprendras jamais ton alphabet.

Nelly.—Je ne veux pas l'apprendre ; je veux le savoir.

Le grand papa.—Tom, si tu fais le bon garçon, je te donnerai des pommes.

Tom.—Laisse-moi faire un peu le mauvais garçon et tu ne m'en donneras qu'une.

Fernand.—Tu te souviens, grand-papa, d'avoir vu Papineau ?

Le grand-père.—Je me souviens de lui parfaitement bien.

Fernand.—Tu es bien plus vieux que moi, hein, grand papa ?

Le grand-père.—Oui, beaucoup.

Fernand.—Combien faudra-t-il que je sois vieux quand je me souviendrai de Monseigneur Plessis ?

LE DUELLISTE... DÉLICAT

DES ARMES

Avant de se mesurer avec quelqu'un, la simple prudence exige que vous preniez quelques renseignements sur son compte, sur ses habitudes, son adresse, sa force, etc.

Comme il est bien entendu que vous êtes l'insulté, vous avez naturellement le choix des armes. En conséquence, si votre ennemi passe pour fort à l'épée, vous choisissez le pistolet, et s'il est adroit au pistolet, vous vous hâtez de choisir l'épée.

Dans les cas douteux, certaines remarques doivent vous guider.

Vous ferez les vôtres, je n'en doute pas, quant à moi, voici les miennes :

CAS POUR LE PISTOLET

Si votre adversaire a mal aux yeux (*mal chronique ou accidentel*) ;

Si votre adversaire est myope (*fameux*) ;

Si votre adversaire est frileux (*cas d'hiver*) ;

Si votre adversaire est poltron (*tremblera ferme*) ;

Si votre adversaire a des enfants qu'il aime (*sera troublé*) ;

Si votre adversaire a des engelures ;

Si votre adversaire est manchot des deux bras (*sera obligé de tirer avec ses pieds*) ;

Seulement s'il est aveugle, ce serait peut-être abusé que de lui proposer un duel pareil.

Je vous dirais bien aussi : s'il est très gros, parce que vous aurez plus de place pour taper dedans, mais taper dedans n'est pas absolument le principal ; ce qu'il faut surtout c'est qu'il ne vous touche pas.

CAS POUR L'ÉPÉE

Si le monsieur en question est gros—ici nous le préférons parce qu'il est naturellement lourd et d'un déplacement plus difficile.

Si ce même monsieur a mal aux reins (*sera gêné forcément*.)

Si ce même monsieur est petit (*ne pourra guère se fendre, n'aura pour lui que la riposte*.)

Si ce même monsieur a eu heureusement le bras cassé.

Si ce même monsieur est fort en colère (*s'embrochera tout seul comme Boulanger*.)

Si ce même monsieur a dansé toute la nuit (*sera éreinté d'avance*.)

Je laisse aux gens sensés le soin de combler les lacunes.

Ces petits spécimens suffisent, j'en ai la certitude.

DE LA TENUE

Pour se battre, il n'y a pas de costume bien spécial, on est en noir généralement, voilà tout.

On se bat très bien avec des costumes de fantaisie, c'est vrai ; mais enfin c'est sérieux, et on aurait tort d'arriver sur le terrain déguisé en polichinelle pour se battre à l'épée. D'ailleurs les témoins de *l'autre* ne l'accepteraient pas, vous pouvez en être sûr.

Mettez-vous donc en noir ; croyez-moi. Seulement distinguons :

Pour le pistolet, il faut laisser le moins de prise possible à votre adversaire.

Déguisez-vous en manche à balai, autant que vous pourrez le faire.

Pantalon collant,—se cirer les jambes au besoin, comme les acteurs de province—pas de chemise, pas de gilet,—ni en flanelle, ni en drap,—redingote collante. Un faux-col et des manchettes pour simuler le linge, et c'est tout.

Avoir soin de retirer sa décoration, mais dans le seul cas où on en aurait. Si l'on n'en a pas... on peut la laisser.

Bien s'effacer, se faire une tête grosse comme une pièce de cinq francs, enfin de n'offrir à l'œil de son adversaire que l'aspect gras d'une lame de couteau.

A l'épée, c'est tout le contraire :

Vous voilà nu ? Bien ! Prenez-moi un bon gros gilet de flanelle bien épaisse, garni de boutons larges à droite et à gauche.—La pointe peut en rencontrer un, et vous éviter une blessure.

Ce gilet, large, bien étoffé, un gilet d'éléphant quoi. Là-dessus une chemise large aussi, bouffante, énorme, et que ces deux premiers vêtements vous rendent trois fois plus gros que vous n'êtes réellement.

Un bon caleçon de laine, large aussi, un pantalon demi-collant, qui avec le caleçon formera tampon.

Soyez bien aisé à la hauteur des cuisses, afin de ne pas être gêné pour vous fendre ; serré à la ceinture afin d'être fortement soutenu.

S'il a plu la veille, le terrain sera glissant, attention ! que votre chaussure vous soit solidement retenue à la cheville. Certaines personnes choisissent des chaussures fines ; c'est peut-être un tort.

Sur le pré, on n'est pas comme sur le tremplin de la salle ; un cuillou, un rien, peut vous froisser la plante du pied, vous l'endolorir et paralyser une partie de vos moyens d'élasticité, de marche et d'appel.

Je préfère la chaussure mi-forte, garnie de quelques pointes carrées.

Le clou à tête ronde glisse trop facilement.

Vêtu de la sorte, vous comprenez qu'une pointe peut facilement s'égarer dans votre amas d'étoffes.

Vous n'avez alors même pas besoin de parer ; au contraire, fendez-vous tout d'une pièce, l'arme de votre adversaire se trouve engagée à fond dans la flanelle, et vous, vous n'avez plus qu'à choisir la place où vous désirez le toucher.

Voici pour les notions préliminaires, passons maintenant aux *bottes infailibles*.

ATHOS.

(A continuer.)

EXPLICATION DE LA PRÉDICTION
POUR LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Vers ces temps là

Un grand journal paraîtra ;

Succès complet l'attendra ;

Son prix minime étonnera ;

On l'achètera,

Lira

Louera,

Dès qu'on le verra.

Avec joie on le recevra ;

Personne ne s'en passera ;

Aux Dames toujours il plaira ;

Son style les charmera ;

La gravure l'ornera ;

Il guidera,

Conseillera,

Amusera,

A tous grand bien il fera ;

Aucun ne l'imitera ;

Aucun ne l'égalera ;

Enfin c'est ça ;

Le Samedi est le nom qu'il aura.

Cela

Finit là.

(SAMRALABRA.)

LE COURAGE MIS A L'ÉPREUVE

Un homme de cirque.—Maintenant, messieurs, mesdames, je vais entrer dans la cage de ce redoutable lion sauvage.

L'homme ivre.—C'est rien, ça, vieux fou. Essaie donc de te prendre avec ma vieille lorsque je vais entrer à la maison cette nuit.

LEÇON DE LATIN

Professeur.—D'où vient le mot latin *hic* ?

Élève.—De Hock.

UNE BONNE AME

Ame compatissante.—Et votre pauvre mari est tombé de la Tour Eiffel ?

Jeune veuve.—Hélas, oui. Oh, si la tour avait été plus haute !

—Comment, monstre que vous êtes, vous vous réjouissez de la mort de ce pauvre homme ?

—Monsieur, vous m'insultez, j'aurais voulu qu'il vécut un peu plus longtemps.

TOUT BOUTON DEMANDE SA
BOUTONNIÈRE

—Vite, tante Louise, la petite Juliette vient d'avaler un bouton.

—Eh ! qu'est-ce que cela peut lui faire ?

—Rien de bon, tante Louise, à moins qu'elle n'avalé la boutonnière tout de suite après.

THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine, le Théâtre Royal a donné du nouveau en fait de drame, dans la magnifique pièce intitulée : *The Indian Mail Carrier*. Le principal rôle est joué par une jeune Indienne pur sang. On a déjà vu des sauvages sur la scène, mais ils n'étaient que noircis. Cette fois c'est une véritable indienne et elle joue avec un talent fort remarquable.

Elle a eu un brillant succès. Le théâtre était comblé tous les soirs.

Le combat au couteau entre un jeune Indien et Joe l'Espagnol, a pour ainsi dire électrisé les spectateurs. C'est un drame à sensation qui a créé de l'émotion. Il se répètera encore samedi après-midi et samedi soir.

La semaine prochaine, il se jouera au Royal, le grand drame : *Bunch of Keys*, qui a remporté un si grand succès aux États-Unis.

MEPRISE SERIEUSE



Monsieur Bontemps, (sortant de son club, après le repas de Noël).—Garçon, je crois qu'on a changé mon chapeau.

Le garçon.—Pardon monsieur, votre nom est dedans.

Monsieur Bontemps.—Dans ce cas, j'ai dû me tromper de tête ; car il ne fait pas sur celle que j'ai.

L'INFLUENCE DE LA FEMME SUR LES MŒURS



Marchand.—Madame Typewriter, où est donc l'item de \$500 que je vous avais dit d'entrer au compte de Johnson & Cie ?

La tenuse de livre.—Voyez-vous ; il n'y avait plus d'espace dans le *ledger* ; je l'ai entré sur la page suivante. Est-ce que ce n'est pas bien ? (et en minaudant.) Ne me dites pas que j'ai encore fait une erreur.

Le marchand.—Quoi ! Vous... (se radoucissant.) Ce n'est rien ; mais voyez-vous, ça se trouve chargé à Robinette et Grelin.

LE MATIN DES ETRENNES

AU MARCHE BONSECOURS



Le boucher.—Ne bougez pas, mon ami ; mon *bull dog* prend votre moustache pour une queue de rat.



Fred essaie le *toboggan* dans l'escalier.

Rosa.—C'est trop raboteux ; laisse-moi m'ôter.

LES PRODIGES D'UN LIMIER DE POLICE



I

Le détective Patrick.—Le sergent ne passera pas avant deux heures ; si je faisais un petit somme dans cette boîte à charbon !



II

Denis, le tramp.—Bien, c'est de la veine ; voilà une boîte bien taillée pour donner le couvert à un brave homme. J'ai mon affaire pour la nuit.



III

Patrick qui ne perd pas son sang froid.—Ah ! ma vermine de voleur ! Il y a quinze jours que je te guettais !



IV

Patrick est promu pour le plus grand coup d'habileté de l'année.

ILLUSION D'OPTIQUE



(Après le dîner annuel du Club)

—C'est pas nécessaire d'illuminer tant qu'ça, Marianne. Les boys étaient trop saouls pour s'rendre jus'qu'ici.

PAS TRES FORTE SUR LES DISTANCES



La tante Sara (voyant, du quai de Québec, partir sa nièce pour l'Europe).—Maintenant, Rosé, tiens bien ce fil ; je le dépelotonnerai. Quand tu seras rendue à Liverpool tu tireras dessus trois fois pour que je sache que vous êtes arrivés.

LA GRIPPE

Ce n'est pas pour en rire que nous faisons intervenir ici le nom de cette singulière aventure ; c'est pour empêcher d'en pleurer.

Dès 1873, un microscopiste américain, le Dr Salisbury, chef du laboratoire de l'Etat de New-York, avait découvert, analysé et classé le microbe ou insecte qui est la source de cette malcommode maladie.

L'irritation dont cet insecte est la cause est due à son mouvement constant d'oscillation. Il entre par le nez ; c'est de là qu'il prend ses billets pour les yeux, le cerveau, la gorge, puis les bronches. Il suit la surface muqueuse dans laquelle il se multiplie avec une rapidité extraordinaire. La grippe disparaît quand l'insecte ayant mangé ou empoisonné tous ces tissus, a fini par mourir d'inanition. Cela prend un mois.

La phase virulente qui est précédée de forts étournelements, dure deux ou trois jours avec violent mal de tête, fièvre considérable et douleur générale dans tous les membres, dont l'intensité est proportionnée à la nature nerveuse du patient. Aussitôt que le parasite est rendu dans la gorge, il se produit une toux déchirante avec brûlement. C'est quand il est descendu dans les bronches que la fièvre devient grave. S'il pénètre dans les petites bronches, le malade a des symptômes d'asthme qui ont parfois un caractère alarmant. Il faut alors un repos absolu.

Les cas mortels viennent du fait que chez un malade dont certains organes sont déjà affectés, il se produit dans le pharynx et l'épiglotte des spasmes qui amènent l'asphyxie. Ces cas sont d'une extrême rareté.

Quant au traitement, inutile de se soigner pour le rhume, c'est plutôt nuisible qu'utile. Il faut détruire le microbe ou du moins en retarder la multiplication.

Le plus pressé, c'est d'agir dans les commencements sur l'intérieur du nez et dans la gorge. Si vous lui coupez le chemin immédiatement, votre attaque est finie.

Or, voici le moyen le plus simple dans cette première période. Achetez dans une pharmacie du *Camphre* et de la *Menthe Cristallisée*, connue sous le nom de *Menthol*. Mettez gros comme le bout du petit doigt de camphre et autant de Menthol dans une assiette. Ayez un entonnoir sous la main. Mettez le feu au mélange et placez l'entonnoir dessus en laissant un petit jour pour que le camphre brûle un peu. Éteignez ou laissez éteindre et approchez immédiatement une narine de la vapeur qui sort par le petit bout de l'entonnoir en vous bouchant l'autre et en fermant la bouche pour empêcher d'autre air d'entrer ; alternez d'une narine à l'autre. Vous sentirez tout de suite l'effet du camphre dans la gorge et dans les bronches et vous pouvez être certain qu'en ce moment vous tuez des myriades de microbes. Vous ferez bien de répéter toutes les heures ou toutes les deux heures.

Quand vous vous en croirez guéri, continuez le procédé de temps à autre, car vous pouvez en reprendre d'autres en aucun temps.

Au lieu de respirer la vapeur du camphre et de Menthol, vous pouvez renifler de la teinture d'acide carbolique, de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique, de l'acide hydrochlorique, du soufre de Quinine, etc., dilués d'eau. Ayez bien soin que ces acides soient assez faibles pour ne pas irriter les fosses nasales.

L'inhalation ou le reniflement n'empêchent pas

de prendre toutes les quatre heures une dose de deux grains de *quinia sulph.* et, matin et soir, une dose de 20 gouttes de *linct. ferri-chlorid* ou de 15 grains d'antipyrine.

Une bonne purgation est un excellent préventif contre la fièvre.

Si vous voulez traiter la Grippe ou l'*Influenza* par le mépris, voici ce qui vous convaincra mieux :

Tout le monde. On n'est plus nerveux, ni vaporeux, ni migraineux. On n'a plus des maux de cœur, on n'est plus arthritique, ni spleenétique, ni rhumatisant. On ne sait pas si c'est la poitrine, la rate, le foie, le poumon, le cerveau, la jambe ou le coude qui vous fait mal. On est influencé, c'est-à-dire en proie à une maladie vague qui n'en est pas une et qui les résume, une maladie que le malade ne connaît pas, ni le médecin non plus, une affection qui n'a pas de remède et qui les admet tous, une crise qui peut être fatale si elle n'est bénigne et que les médecins guérissent sans savoir quand, pourquoi, comment, par quels moyens et sans y croire.

— C'est au ventre que vous souffrez ? — Oui. — *Bene*, et au cœur ? — Oui. — *Melius*, et à la tête ? — Aussi. — *Optime*, et aux jambes ? — Plus de jambes ! — *Excellentissime*. — Qu'est-ce que c'est ? — *L'Influenza* ? — D'où ça vient il ? — De Russie. — Vous ne me comprenez pas. Qui a trouvé... ? — Le mot ! les Italiens. *Influenza*, influence, contagion, épidémie. — Au diable l'origine. Qu'est-ce que ça me fait d'où le mal me vient. Qui me l'a donné ? — Ah ! — Le chaud ? — Peut-être. — Le froid ? — C'est possible. — L'humidité ? — Rien de plus vraisemblable. — Que faut-il faire ? — Ce que vous voudrez. — Mais encore ? — Je n'en sais rien. — Docteur ! vous êtes un âne. — Non, je suis un honnête homme ; mais si vous tenez absolument à prendre quelque chose, prenez de l'antipyrine, à moins que vous ne préfériez une ordonnance. — Oui, une ordonnance. Il me semble que, si vous me faites une ordonnance, ça ira déjà mieux.

La voici :

Laissez agir la nature...	0 25 gr
Chaleur.....	55 00
Eau distillée.....	44 25

Une cuillerée toutes les heures.

24 XII, 84.

X...

Le quatrième jour, on est guéri et on va raconter dans le monde, à ses amis, qu'on a eu l'influenza. Il y a des gens qui vous l'envient.

Le médecin nage dans la joie. Il soigne une maladie ravageante, mais non dangereuse. Il fait des visites multipliées et ne peuple aucun cimetière. Aussi ne se reconnaît-il plus.

Quant à l'histoire de la Grippe, la voici en deux mots.

Aucun document n'en fait mention avant 1510. Depuis cette date, elle a fait son apparition vingt-deux fois, savoir en 1510, 1557, 1580, 1658, 1675, 1710, 1729, 1732, 1733, 1737, 1738, 1743, 1758, 1762, 1767, 1775, 1782, 1803, 1831, 1833, 1837 et 1889. Aux Etats-Unis et en Canada en 1784 et en 1849.

Chaque visite a été suivie de maladies épidémiques et quatre ou cinq fois du choléra. A chaque fois, la maladie des chevaux lui a succédé.

SCRUPULE MUSICAL

(3 HEURES DU MATIN)

Vieux soulard sur le perron de sa maison. — Marie, ouvre donc la porte.

Marie. — J'ouvrirai si tu n'es pas ivre.

Le vieux soulard. — Non, vrai, je ne suis pas ivre.

Marie. — Eh ! bien demande moi-le en chantant.

Le vieux soulard. — Je ne peux pas ; je n'ai pas la clef.

BONNE COMBINAISON

Madame Voisine. — J'ai pourtant envie d'acheter des étrennes à mon filleul Alfred, mais je déteste tant sa mère !

Madame Bonconseil. — Mais alors, achètes-lui une trompette ; tu auras deux plaisirs au lieu d'un.

QUAND LES JOURS ALLONGENT

Henri. — Ma chérie, est-ce que vous pensez à moi toute la journée ?

Chérie. — Oui, Henri ; mais maintenant, vous savez, les jours allongent, ça va faire un peu de différence.

UN MOT DE TROP

Charley. — Veux-tu me permettre d'aller au cirque, papa ?

Le père. — Ah ! non par exemple ! J'aurais peur de ne permettre à un de mes fils d'aller dans une place où j'aurais honte de mettre les pieds. Ah ! si jamais je t'y rencontre ! . . .

(Mais ici le père se mordit les lèvres et dispara.)

VACHE HARMONIEUSE

Johnson. — Savez-vous que vous avez une vache musicale ? On jurerait qu'elle beugle sur un air.

Smith. — Rien de surprenant ; elle doit mener sur l'air, puisque l'air est à peu près tout ce dont elle vit.

CHERCHEZ LA FEMME

Un passager vient de tomber à l'eau :

Charley. — Pourquoi penses-tu qu'il s'est jeté ?

Alfred. — Il y a une femme au fond.

PAYÉ LE PRIX

Edith. — Oh ! la belle bague ! Combien l'as-tu payée ?

Éléonore. — C'est long à conter ; c'est toute une transaction.

Edith. — Mais enfin ! Toujours que tu l'as payée !

Éléonore. — Oui, de ma main. Je me marie la semaine prochaine.

COMME UN DICTIONNAIRE

Socrate. — Ma pauvre femme, tu me rappelles si bien le dictionnaire.

Xantippe. — Qu'entends-tu par là ?

Socrate. — Tu as toujours le dernier mot.

DIFFÉRENTS POINTS DE VUE

Madame X. . . (qui a des prétentions au bel esprit). — Croyez-vous que la solution si inopinée du Brésil par ces procédés ultra pacifiques s'applique à d'autres têtes couronnées ?

Jules le chauve (abasourdi). — A vous dire vrai, je n'y ai jamais pensé ; moi je n'emploie jamais autre chose que du *Bay rum*.

REGLEMENT SATISFAISANT

Marchant à un client de campagne. — J'apprends que vous devez \$500 à la maison Tournefort et à moi \$250. Comment allez-vous faire pour payer tout cela ? Vous n'êtes pas capable.

Le client. — Voilà quinze jours que je rumine cela dans ma tête et j'ai trouvé la solution. Je vais vous payer et je vais sympathiser avec la maison Tournefort.

Le marchand. — Très ingénieux cette combinaison. Poussez-là.

MON PANTALON NEUF

(Pour le SAMEDI)

Il m'est arrivé de faire erreur sur erreur, et cela, non pas à mon avantage. Je crois qu'il n'est jamais rien arrivé de semblable à qui que ce soit. Jugez-en vous même.

Le dernier dimanche des vacances, je devais mettre un pantalon neuf. Que de douceur, que de charme dans ce seul mot "neuf", dès qu'il est ajouté à pantalon ! Il me tardait de le faire voir en me pavanant avec dans la ville.

Je passai la nuit qui précéda ce dimanche dans une agitation bien facile à comprendre. J'en rêvais de ce cher pantalon ; je le voyais admiré par tous ceux qui passaient près de moi, et cela me causait un plaisir, oh ! mais un plaisir infini !

Je me lève, il est neuf heures passées ; je fais ma toilette à la hâte, pour assister à la grand-messe. En sortant de chez moi, je prends une allure aristocratique : la démarche aisée, le front haut, le regard sévère, etc. Tous les passants me regardaient d'un air qui m'allait droit au cœur. Il est vrai qu'ils avaient un certain sourire sur les lèvres. Mais j'étais trop fier de moi-même pour daigner y faire attention, et tout en marchant, je me disais en aparté : Voilà mon pantalon qui produit son effet.

J'entrai dans l'église d'un air majestueux : on se mit à murmurer dans la foule, et quoique je ne compris pas les mots qui volaient de bouche en bouche, je me doutais bien qu'ils étaient à mon adresse et en mon honneur.

Evidemment mon pantalon faisait furie dans l'église tout aussi bien que sur la rue.

Je ne manquai pas d'aller me placer en avant, et je me mis à genoux, en conservant toujours mes manières hautaines.

Je péchais par orgueil, je devais être puni dans mon orgueil, et c'est ce qui arriva en effet. J'allais m'asseoir, quand, ô dieux immortels ! j'en rougis encore de honte :

Je vis, siècles futurs, vous ne pourrez le croire,
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur !
Je vis sans mourir de douleur (Scarron)

que mon pantalon... était encore à ma chambre. Oui, dans ma précipitation, je l'avais oublié, lui, la partie la plus indispensable de mon vêtement, je l'avais oublié ! Et je n'avais qu'un mince caleçon. Je ne pouvais partir, et pour cause.

Alors me revinrent à l'esprit les sourires dédaigneux et ironiques que j'avais crû remarquer et je pensai aussi que les murmures qui avaient salué mon arrivée n'étaient pas de nature à m'enorgueillir.

Entre deux maux il faut choisir le moindre ; aussi je me déterminai à laisser partir les gens avant moi. Je commençais à reprendre courage, lorsque le prédicateur monta en chaire.

Savez-vous quel sujet il traita ? Celui des vêtements légers. Pour le coup je faillis perdre connaissance. Pourtant j'avais encore assez de sang-froid pour penser qu'il vaudrait mieux me glisser dehors ; mais comment faire ? J'aurais attiré tous les regards sur moi, et cela ne m'allait pas du tout. Cependant il m'était impossible de supporter les paroles du prêtre, et puis, il me semblait qu'il jetait sur moi des regards significatifs, et cela me confondait encore plus.

Mais je n'étais pas à bout : mon nez se mit de la partie, c'est-à-dire qu'il se mit à saigner, le scélérat, sans se donner un instant de répit ; et pour comble de malheur, mon mouchoir était dans mon pantalon ; et vous savez ou était

ce dernier. Cependant cela ne m'empêchait pas d'entendre les paroles du prêtre ; je les comprenais toutes, sans en manquer une syllabe, tout en tenant mon nez hermétiquement fermé, et regardant avec tristesse mon pauvre caleçon. J'eus voulu me voir à vingt pieds sous terre.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, je me levai dans un effort suprême, et... je m'éveillai. Oh ! bonheur ineffable ! c'était un rêve.

Je n'ai pas besoin de dire que la première chose que je fis en sortant de mon lit, ce fut de mettre mon pantalon. J'entrais dans la réalité.

Je sortis pour aller prendre la fraîche, car je ne m'étais pas levé aussi tard que dans mon rêve, et j'enfilai dans une rue, sans savoir où j'allais, tant j'étais encore tout troublé. Je me trouvais bientôt en face d'un infirme qui me dit très humblement : "La charité pour l'amour de Dieu." J'avais, la veille, quelques sous bien sonnants dans la poche de mon pantalon : je n'hésitai pas et je donnai sans regarder. Un peu plus loin la même manœuvre se répéta, un peu plus loin encore et ainsi de suite, jusqu'à sept ou huit fois. Je revins à la maison, très content de ma petite personne. Mon frère m'attendait à ma chambre, ou plutôt à notre chambre, et quand j'entrai, il me dit :

—A quoi, diable, pensais-tu, en mettant mon pantalon ?

—Ton pantalon ? moi, j'ai mis ton pantalon ?

—Comment, tu ne t'en es pas encore aperçu ? Tu es passablement distrait.

—Mais...

—Ah ! ah ! ah ! que tu as l'air respectable là-dedans !

—C'est le tien que j'ai mis ?

—Tu le vois bien. Allons, change vite. Au moins, tu n'a pas pris l'argent ?

—Il y avait de l'argent ? Mais alors...

—Alors quoi ? L'aurais-tu donné, par hasard ?

Je fus donc obligé de tout avouer, et pour excuser ma distraction, je lui racontai mon rêve.

Il eût ri volontiers, n'eussent été les pièces d'argent que j'avais données, croyant qu'elles étaient en cuivre. Mais comme je n'étais pas en état de les lui restituer, il fut forcé de m'acquiescer.

Enfin, j'enfourchai mon pantalon neuf, et cette fois, c'était bien le mien, je vous l'assure.

CARTOUCHE.

Montréal, janvier 1890.

HEUREUX A PEU DE FRAIS

Un malheureux à un philanthrope — Monsieur, deux dollars m'assureraient un logement confortable pour tout l'hiver.

Le philanthrope.—Il ne sera pas dit qu'un homme manquera la chance d'hiverner agréablement pour l'amour de deux piastres. Les voilà. Maintenant, expliquez-moi pourquoi cette légère somme va vous être si utile.

Le malheureux.—Voyez-vous, avec deux piastres, j'en ai amplement pour me souler ; et, pour le reste, je suis certain du Recorder comme de moi-même. J'ai maintenant mes trois mois de pension dans ma poche.

LE COTÉ PRATIQUE DES CHOSES

Jules, (comparant ses impressions de voyage avec son ami Alfred.)—Quant à Québec, ces immenses portes fortifiées donnent à la ville un cachet unique.

Alfred, (un naïf.)—Oui, crois-tu ! C'est la seule ville au monde où l'on allume bien un cigare.

POUR LE SAMEDI

Le temps s'enfuit toujours sur ses rapides
L'important avec lui tous nos plaisirs pass
E sans s'arrêter jamais ; obligeant la vieille
S regretter les jours que lui-même chass
A Mais il est des moments où chacun de nous l'
M en effet nous pouvons sans peur de nous tromp
E Dire que bien souvent nous voulons l'attar
D Il est vrai : surtout pour lire le SAMEDI

CARTOUCHE.

Montréal, 7 janvier 1890.

DIPLOMATIE DE CUISINE

La jeune maîtresse à sa cuisinière.—Julie, quel est cet homme de police que j'ai vu dans la cuisine hier ?

Julie.—C'est mon amoureux ; mais je l'ai renvoyé, vu la détestable manie qu'il a de faire des remarques sur les maisons où il entre.

La maîtresse.—Qu'est-ce qu'il a donc dit sur notre maison ?

Julie.—Tenez, en vous voyant, hier, par exemple, il s'est mis à dire : " Ah ! la belle créature, je n'en ai jamais vu de pareille." J'ai eu trop peur que vous ayez entendu, et je lui ai dit de passer la porte.

La maîtresse.—Faut pas avoir de promptitudes comme cela. C'est peut-être un excellent parti ; il a une bonne figure après tout. Corrigez-vous de ce défaut.

QUE C'EST DIFFICILE LA CEREMONIE !

Eulalie, (donnant une leçon de bon ton à sa cousine de la campagne.)—Ne prends jamais ta cueillère à potage par le bout ; prends-la par le côté.

La cousine.—Par le côté ! Jamais je ne pourrai me l'entrer dans la bouche !

MENU CLASSIQUE

12 A 14 COUVERTS

Nos lecteurs qui désireraient connaître la manière exacte de servir un grand dîner trouveront un modèle classique dans le menu suivant, avec l'ordre des vins après chaque repas, préparé par le plus grand artiste de France :

Potage lié, dit Garde-Champêtre.
Cousinade de Faisan à la Demidoff.

MADÈRE VIEUX.—MARSALA

Petites caisses aux Huîtres farcies, sur serviettes.

SAINT-PÉRAY

Tronçon de Saumon de Loire,
sauce Nantua.

HAUT-SAUTERNE

Filet de Bœuf piqué, à la Printanière,
demi-Glace.

CORTON

Timbale Milanaise, au Foie gras,
sauce Marly.

LÉOVILLE

Queues de Homard à la gelée,
sauce Tartare.

CHATEAU-YQUEM

Becasses rôties.—Dindes truffées.
Croutes farcies.

PUNCH A LA ROMAINE.—CHATEAU-LAFFITE

Asperges nouvelles, bouillies,
sauce Hollandaise.

HAUT-BRION

Fruits au riz, à la créole,
sauce Abricots.

CHAMPAGNE

Chaudfroid à la crème aux Noisettes.
Petits Gateaux.

Dessert, Compote de pêches entières.

FRONTIGNAN

Dessé par URBAIN DUROIS.

QUI M'AIME, AIME MON CHIEN



Elle, (sanglotant).—Non, jamais ! C'est impossible !

Lui.—Pourquoi ce refus cruel ? Vous ne m'aimez donc plus ?

Elle.—Oui, je vous aime encore.

Lui.—Alors ; c'est votre père qui s'y oppose.

Elle.—Non ; mais ce cher petit Fido ne paraît pas vous aimer ; et nous ne pourrions jamais être heureux avec un tel sujet de trouble dans le ménage.

L'ART DE VIVRE CENT ANS PAR L'EMPLOI DU SEL

Un professeur de l'Université de Gand, le docteur Burggraëve, a publié un gros travail sur ce sujet d'actualité. D'après lui, on peut atteindre sans trop de peine l'âge de M. Chevreuil. Son système est bien simple, il consiste dans un emploi rationnel du sel qui, selon lui, est le préservatif de toutes les maladies.

Aussi vaudrait-il qu'il ne restât, dans aucun pays, de droit sur le sel, qu'il fût à la libre disposition de tous, comme l'eau et l'air.

Le docteur Burggraëve affirme que bien se porter n'est pas, comme on le pense communément, affaire de hasard. Les lois qui régissent la vie sont, d'après lui, des phénomènes calmes et réguliers ; il suffit de veiller à ce qu'ils se déroulent sans obstacle.

Or, le sel, selon sa théorie, est le grand agent régulateur. A-t-on le sang trop riche ? Le sel le rendra moins chargé. A-t-on le sang pauvre ?

Le sel le refera, lui rendra les éléments nécessaires.

M. Burggraëve cite, à l'appui de la puissance qu'il attribue au sel, plusieurs exemples.

La punition la plus sévère qui existait en Hollande autrefois, pour les soldats, était de leur donner du pain sans sel. Or, si ce régime durait quelques mois, il était rare que le prisonnier survécût...

Vers la fin du siècle dernier, une épidémie terrible se déclara en Saxe, ayant quelque analogie avec le scorbut. Elle fit des progrès si rapides dans les classes nécessiteuses que le gouvernement ordonna une enquête. Dès lors, on constata un fait singulier, c'est que les mineurs, quoique réduits à la même misère que les autres ouvriers, étaient restés, eux et leurs enfants, complètement exempts de la maladie.

Or, l'alimentation des mineurs ne se distinguait de celle des autres ouvriers qu'en un seul point : c'est que, appartenant à l'État, ils recevaient le sel gratis. On essaya du sel comme moyen curatif, et la maladie disparut comme par enchantement.

Dans la phthisie, le médecin belge assure que le sel est souverain. Il cite l'exemple d'un jeune homme qui se mourait, après tous les siens, frappé du même mal. Il semblait perdu et le docteur ne lui ordonna de prendre de l'eau salée que par acquit de conscience... Il le perdit de vue. L'année suivante un vrai colosse abordait le médecin dans la rue et se faisait reconnaître de lui. C'était le phthisique, tout à fait guéri, grâce au sel.

Pour le choléra, le sel est—toujours d'après le docteur—souverain. Il cite l'exemple de paysans russes qui, pendant une épidémie de choléra, se garantirent du fléau en mettant une forte dose de sel dans leur lait. Il indique aussi le sel comme la vraie panacée pour toutes les maladies. Seulement, dit-il, c'est si simple qu'on n'y avait pas encore songé.

Le sel, empêchant les maladies, assurerait donc la longévité d'une façon certaine. Il faut à l'homme, dit-il, pour se bien porter, trois quarts d'once de sel par jour, en temps ordinaire.

Tout l'art du médecin et de cette médecine élémentaire devra être de savoir mesurer la dose dans l'état morbide.

LIEVRES ET TORTUES



Encore 29 minutes avant la classe. Nous avons le temps !



Voilà les deux tortues qui passent. Nous les rattraperons bien.



— Tricheur ! — C'est toi, qui es un tricheur !...



Ding ! Ding ! Allons, voilà huit heures qui sonnent.



Cependant peut-être qu'on se dépêche un peu !



Rien ne sert de courir, il faut partir à point !

Le prix de revient de ce nouveau textile présente 60 à 70 frs. pour 100 d'économie sur le prix actuel des soies.

La solidité, un peu inférieure à celle des soies de cocon mais supérieure à celle de bien des soies répandues dans le commerce, suffit dans la majorité des applications.

L'éclat et la finesse de la soie artificielle égalent au moins ceux de la soie naturelle ; M. de Chardonnet met sous les yeux du public des étoffes et des écheveaux qui montrent tout le parti que l'on peut tirer de ce nouveau textile et la place qu'il l'apprête à prendre dans l'industrie.

LA FABRICATION DES ŒUFS

La fabrication des œufs est en ce moment, en Amérique, en pleine activité. Un seul établissement en pond — pardon, en confectionne — un peu plus d'un millier par heure.

Soyons de notre temps ; voici la recette.

Les jaunes sont formés d'une pâte contenant de la farine de blé, de l'amidon et autres ingrédients. Les blancs sont formés d'albumine ; leur composition chimique est identiquement semblable à celle des œufs naturels.

Leur peau intérieure est en pellicule de gélatine, et l'écaille en plâtre, — plâtre de Paris, — mais un peu plus épaisse que celle de l'original. Le jaune est d'abord roulé en boule et fortement congelé ; ensuite il est renfermé dans l'albumine et soumis à un mouvement de rotation excessivement rapide, ce qui lui donne la forme ovoïde, puis congelé de nouveau. L'œuf est alors plongé dans la gélatine, et après cela, dans le plâtre. Comme le plâtre sèche rapidement, il conserve sa forme après que le contenu dégelé est devenu liquide.

On dit que, pour le goût, ces œufs ne peuvent être distingués des œufs véritables, qu'ils se gardent frais pendant des années et ne se cassent pas facilement.

Maintenant les poules vont pouvoir se reposer.

MUSELIÈRE A SAUCISSON

Une vieille femme achève de faire le tour du magasin, marchandant tout sans rien acheter. Elle arrive devant ces petits couloirs ou tamis qu'on pend à la théière :

—Tiens, qu'est-ce que c'est cela, monsieur ?

Le commis (impatenté). Ce sont des muselières qu'on met aux saucisses pour les empêcher de se battre.

UNE NOUVELLE SOIE

L'Exposition de Paris a offert quelques vraies nouveautés.

Ainsi l'attention des visiteurs était attirée par une petite machine où s'enroulaient indéfiniment des fils fins et brillants, dont l'aspect et le toucher justifiaient l'inscription placée au-dessus : " Soie artificielle. "

M. de Chardonnet s'est posé le problème d'imiter artificiellement le travail du ver à soie et d'affranchir la France, en partie du moins, du tribut de 200 ou 300 millions qu'elle paye à l'extrême Orient. M. de Chardonnet a trouvé une solution au moins très-approchée.

Nous n'entrerons pas dans les détails techniques, qui ne concernent que les mécaniciens et les chimistes ; nous dirons seulement que la matière première est la cellulose, tirée du bois, du coton, des chiffons, enfin de ce qui sert à faire le papier. Cette cellulose est nitratée de façon à être dissoute dans un mélange d'alcool et d'éther ; cette espèce de collodion, chassée sous pression à travers des tubes capillaires dans de l'eau, s'y coagule en formant un fil continu qu'il suffit d'enrouler sur une bobine.

Dans la pratique, on réunit plusieurs de ces fils, dès leur sortie des becs, pour former un fil multiple, comme dans la filature des cocons. Ces fils seraient très combustibles ; aussi les écheveaux sont-ils traités chimiquement pour ne pas plus être inflammables que le chanvre et le coton.

PASSION POUR LA MUSIQUE



Mlle Alice.—Eh ! bien, Brigitte ; je suppose que tu donnerais bien de l'argent pour pouvoir jouer comme cela ?

Brigitte.—Surement oui, mamzelle. Je donnerais même plus que cela pour jouer mieux.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

PARADIS

« Comment a-t-on osé nommer *paradis* ces loges étouffées, véritables nids juchés dans les combles de nos théâtres modernes ? Elles tirent sans doute leur nom de leur hauteur effrayante ; car c'est le véritable enfer du théâtre, où montent toutes les vapeurs, toutes les exhalaisons du parterre, des loges, des baignoires et du lustre... Il faut avouer que nous faisons, nous autres modernes, un singulier abus des mots. »

C'est en ces termes que le *Dictionnaire de la conversation*, à l'article *Paradis*, renseigne son lecteur sur la signification de ce mot employé de cette façon. Mais il se trompe gravement, ainsi qu'il me sera facile de le faire voir.

La raison de cette appellation ne se trouve point la « hauteur effrayante » de ces loges étouffées ; elle se trouve dans la disposition des théâtres primitifs, sur lesquels on représentait les mystères, théâtre dont voici la description générale prise dans le *Dictionnaire des mœurs et coutumes de la France*, par Chéruel (II, p. 109) :

Le théâtre offrait généralement trois régions principales : le paradis, la terre et l'enfer, et sur la terre on voyageait sans difficulté d'une région à l'autre.

Le paradis était représenté par l'échafaud le plus élevé et avait la forme d'un trône. Dieu le Père y régnait sur une chaise d'or, entouré de la Paix, de la Miséricorde, de la Justice, de la Vérité, et des neuf chœurs d'anges rangés en ordre par étages.

L'enfer occupait la partie inférieure du théâtre, et avait la forme d'une gueule de dragon qui s'ouvrait quand les diables voulaient entrer ou sortir.

La terre, placée entre le ciel et l'enfer, se divisait en un grand nombre de compartiments dont des écriteaux indiquaient la destination.

Appeler *paradis*, dans un théâtre moderne, ce qui portait le même nom dans les théâtres du moyen âge, ce n'est donc point faire là « un singulier abus des mots » ; c'est, au contraire, pratiquer une règle généralement observée, celle qui conserve les noms notwithstanding les transformations que peuvent subir les objets auxquels ils appartiennent.

L'auteur du même article ajoute : « C'est avec plus de justesse que le peuple donne à cette partie haute de nos théâtres le nom de *pouliller*. »

Telle n'est point encore mon opinion ; car, dans l'hypothèse où l'on ignore l'origine de *paradis*, il me semble plus logique de donner ce nom, qui rappelle le ciel, à la partie supérieure d'un théâtre (Les Anglais ne disent-ils pas *the gods*, les dieux ?) que de lui appliquer une dénomination rappelant les prosaïques bipèdes qui peuplent les basses-cours.

QUATRE MENDIANTS

Parmi les divers ordres religieux qui prirent naissance au treizième siècle, il y en avait quatre qui faisaient profession de ne point posséder de biens, même en commun, et de ne subsister que des aumônes journalières des fidèles. Pour cette raison, on les appelait les *quatre mendiants*. C'étaient les augustins, les frères prêcheurs, nommés encore dominicains ou jacobins, et les frères mineurs ou franciscains.

Fondées en pays étranger, ils vinrent tous s'établir dans la capitale de la France.

Leurs habits étaient de couleur sombre, et nécessairement de nuances différentes, comme l'attestent les disputes qui s'élevèrent à ce sujet entre les différents ordres.

Le blanc n'était pas la couleur ordinaire des pauvres ; on peut, je crois, conclure de la citation suivante que l'habit des augustins était noir :

Quelques années après la fondation des frères mineurs, leur habit aurait été si semblable à celui des augustins que le pape Grégoire IX obligea les augustins à porter à l'avenir un habit noir ou blanc.

(HÉLYOT, *Hist. des ordres mon.*, t. III, p. 10.)

Celui des carmes était de couleur tannée ou brune, ce dont voici la preuve :

Ils (les carmes) estoient vestus d'une robe brune et pardessus un manteau blanc à l'imitation de celui qu'Elie jeta à son disciple en montant au ciel.

(HURTAUT et MAGNY, *Dictionn. de Paris*, p. 56.)

Si l'habit de saint François a été, comme tout porte à le croire, adopté par son ordre, l'habit des franciscains était grisâtre :

Le véritable habillement de saint François consistait en une robe de méchant drap de couleur de cendre avec un capuce pointu attaché à la même robe en forme de sac.

(HÉLYOT, *Hist. des ordres mon.*, vol. VII, p. 35.)

Enfin, le noir, le brun et le cendré ayant été pris par les trois ordres déjà nommés, il est certain que l'habit des frères prêcheurs ne pouvait être que brun clair.

Les *quatre mendiants*, comme nous l'apprend le *Dictionnaire de Chéruel*, marchaient en tête de toutes les processions, ce qui est confirmé, du reste, par les deux citations suivantes.

Pareillement, devant estoient plusieurs ordres religieux et les *quatre ordres mendiants*, d'icelle ville de Paris.

(JEAN CHARTIER, *Hist. de Charles VII*, p. 317.)

Après ces béats pères marchoyant les *quatre mendiants*, qui avoyent multiplié en plusieurs ordres, tant ecclésiastiques que séculiers ; puis les paroisses, puis les Seize, etc.

(*Satyre Mécupée*, édit. Charpentier, p. 16.)

Or, la présence des ordres mendiants dans les cérémonies publiques frappa sans doute de bonne heure l'attention populaire, et il en résulta que l'on donna naturellement, pour ainsi dire, le nom de *quatre mendiants*, et, par abréviation, de *mendiants*, à un plat de dessert renfermant des figues, des noisettes, des raisins secs et des amandes, parce que ces fruits présentent, sinon exactement, du moins à peu de chose près, la réunion des couleurs offertes par les habits des religieux en question.

PLUS FORT QUE DE JOUER AU BOUCHON

J'entends souvent cette expression populaire pour signifier une chose très difficile à faire. Pourquoi *bouchon* dans cette phrase comparative ? Ce jeu n'est pas tellement difficile que l'on doive regarder comme très habile celui qui sait faire un plus grand tour d'adresse.

En effet, tout le monde pouvant jouer au bouchon, ce ne serait pas un terme de comparaison qui pût exprimer seul une grande difficulté vaincue. Aussi cette phrase est-elle elliptique, et la partie sous-entendue en fait-elle réellement une expression qui a bien sa justesse : les mots supprimés sont *avec un noyau de cerise*. Et, comme il faut prouver ce qu'on avance, je transcris ici le premier et le dernier couplet d'une chanson que je trouve dans la *Gandriole* de 1860, p. 105 :

Tant bien que mal faire un couplet,
Ça n'est pas difficile ;
Mais trouver un nouveau sujet,
Ça devient moins facile.
Moi, pour refrain de ma chanson,
J'prends cette balourdise :
C'est plus fort que d'jouer au bouchon,
Avec un noyau d' cerise.
.....
.....
Voir un corbeau jouer du piston,
Un chat fair' l'exercice,
Ou bien, sur un fil de laiton,
Danser une écrivisse,
Voir un' puce en bonnet d'coton,
Un lapin prendre un' prise...
C'est plus fort que d'jouer au bouchon,
Avec un noyau d' cerise.

(ALEXIS DALES.)

La chanson, comme la pièce de théâtre, contribue singulièrement à populariser certaines expressions ; mais, quand elles sont trop longues,

on les réduit plus ou moins, ainsi qu'on l'a fait dans *être chanceux comme le chien à Brusquet* ; il est comme le chien de Jean de Nivelle, qui, pour être parfaitement comprises doivent nécessairement être complétées par les mots ellipsés.

RÉJOUISSANCE

Le mot *réjouissance* se dit en langage de boucherie d'une certaine portion de viande basse qu'il faut prendre avec la bonne.

Quand la ménagère va acheter sa viande, et qu'elle voit le boucher la forcer en quelque sorte (puisqu'il a fallu, en octobre 1855, une ordonnance pour réprimer cet abus) à recevoir comme poids des os décharnés ou des bas morceaux, elle est certainement convaincue que le mot *réjouissance* n'a point là sa signification ordinaire. Cependant, cette expression n'eut pas toujours, pour tous les acheteurs, le sens actuel.

« En attendant que le rêve de la « poule au pot » pût se réaliser, dit M. Ch. Rozan (*Petites Ignorances*, p. 205), Henri IV avait voulu que le peuple pût au moins manger du bœuf, et pour cela, il avait décidé, sur la proposition du prévôt des marchands Miron, que, vu le prix extraordinaire de la viande, les morceaux de qualité inférieure seraient vendus sans os. On stipula en même temps, pour que les marchands n'eussent point à souffrir de cette mesure, que ces os seraient ajoutés dans la vente à tous les morceaux de qualité supérieure, à ceux qu'on appellerait aujourd'hui la première catégorie. Ces fameux os devenaient donc ainsi une charge de moins pour les pauvres et une charge de plus pour les riches ; à ce double titre, ils devaient être pour le peuple un motif de *réjouissance*. C'est de là que leur nom est venu. »

Mais, depuis que l'ordonnance de Henri IV a été abolie, toutes les pratiques du boucher sont égales devant la *réjouissance*, et naturellement ce mot, ironique d'abord pour les chalandes riches seulement, a fini par le devenir pour tous.

AS DE PIQUE

Cette expression ne désigne pas seulement une figure du jeu de cartes ; elle a une autre signification qui découle de la première en vertu d'une idée de similitude, et dans laquelle elle s'emploie encore dans les provinces du centre de la France. Voici, en effet, ce qui se trouve à ce sujet dans le *Glossaire* de M. le comte Joubert :

As de pique, s. m.—Extrémité du croupion d'une volaille, la partie d'où sortent les plumes et la queue d'un oiseau. *Las de pique* s'appelle aussi *trouffignon*, *croupignon*.

Or, quand on songe qu'en Angleterre un parlement (le débris de celui qui détrôna Charles Ier) fut appelé par dérision le *parlement Croupion* (rump parliament), ne peut-on pas admettre que *as de pique*, qui veut dire aussi croupion et qui a eu pour préservatif contre l'oubli une fréquente répétition (quoique dans une autre sens) au jeu de cartes, ait été employé en même temps chez nous, et ait fini, après avoir signifié un homme de rien, de peu de mérité, à désigner un fat, un sot ?

Pour moi, il n'y a là qu'un fait très vraisemblable. A la fin de pièce, l'auteur du *Dépit amoureux* s'est servi de cette expression dans le sens de médisant, langue de vipère :

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi ;
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi ;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique !

Un mari confident !

MARINETTE.

Taisez-vous, *as de pique* !

Mais cet emploi est-il bien légitime ? Je ne l'ai rencontré que dans cet endroit ; dans tous les autres auteurs, l'expression *as de pique*, terme injurieux et outrageant, sert à jeter le ridicule sur la nullité plutôt que sur la méchanceté.

PINCÉE DE CONSEILS

EBENISATION

Il est souvent désirable de rendre semblables à l'ébène les bois tels que le cerisier, l'acajou, etc. Suivez le procédé suivant : Pour imiter l'ébène noir, mouillez d'abord le bois avec une solution de bois de campêche et de sulfate de fer bouillis ensemble et appliquez à chaud. Dans ce but, 2 onces de fragments de bois et $\frac{1}{2}$ once de couperose dans 1 pinte d'eau sont requises. Lorsque le bois est sec, mouillez de nouveau la surface avec une mixture de vinaigre et de limaille de fer. Cette mixture peut être obtenue en dissolvant 2 onces de limaille de fer dans un peu de vinaigre. Lorsque le bois est devenu sec de nouveau, frottez-le avec du papier d'émeri jusqu'à ce qu'il devienne poli.

Le bois à ébeniser doit être uni et exempt de trous, etc. Il peut recevoir une légère couche de vernis séchant rapidement et être ensuite frotté avec de la pierre ponce très finement pulvérisée et de l'huile de lin, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement poli.

MOYEN DE COLORER LE BOIS EN NOIR

On enduit d'abord la pièce de bois d'une solution aqueuse de chlorhydrate d'aniline additionnée d'une petite quantité de chlorure de cuivre ; on laisse sécher, puis, à l'aide d'un pinceau ou d'une éponge, on donne une couche avec une solution aqueuse de bichromate de potassium.

En renouvelant ce traitement deux ou trois fois, le bois prend une belle coloration noire, d'une durée indéfinie, inaltérable par l'humidité, la lumière et même le chlorure de chaux.

Autre recette. — Il suffit de plonger l'objet en bois à ébeniser dans une solution de permanganate de potasse pendant un temps plus ou moins prolongé suivant le degré de concentration et faire sécher ensuite ; on obtient une très belle teinte, qui devient brillante par un léger frottement, teinte due à l'oxydation (carbonisation) du bois. Une solution faible le colore en violet, la permanganate cédant très facilement de l'oxygène aux matières organiques avec lesquelles il est en contact.

PROCÉDÉ POUR ÉBÉNER LE BOIS DE CHÊNE

Le bois débité est immergé pendant quarante-huit heures dans une solution d'alun saturée à chaud, puis arrosé à plusieurs reprises d'une décoction de bois de campêche ; les petites pièces peuvent aussi être plongées, pendant un temps plus ou moins long, dans cette décoction. Celle-ci se prépare de la manière suivante : on fait bouillir une partie de bois de campêche de la meilleure qualité avec 10 parties d'eau, on filtre sur de la toile, on évapore le liquide à une douce température jusqu'à ce que son volume soit réduit de moitié, et on ajoute à chaque litre de ce bain 10 à 15 gouttes d'une solution saturée d'indigo soluble complètement neutre. Après avoir arrosé plusieurs fois les pièces alunées avec cette solution, on frotte le bois avec une solution saturée et filtrée de vert-de-gris (acétate de cuivre basique, dans l'acide acétique concentré et chaud, et on répète cette opération jusqu'à ce qu'on obtienne une teinte noire ayant l'intensité voulue. Le chêne teint de cette façon ne le cède en rien à l'ébène véritable.

COLORATION DU BOIS BLANC

Voici une bonne recette pour teindre le bois en couleur *noyer* :

Eau..... 1 litre.
Terre de Cassel impalpable..... 30 gr.
Potasse d'Amérique ou centre gravelée. 20 centi.

Faire bouillir pendant un quart d'heure.

Pour le *vieux chêne* :

Eau..... 1 litre.
Terre de Sicile naturelle..... 30 gr.
Ombre calcinée..... 30 centigr.
Potasse..... 20 gr.

Chêne demi-foncé, mettre de la terre d'ombre naturelle à la place de la terre d'ombre calcinée ; faire toujours bouillir un quart d'heure.

Ebène, étendre simplement du pyrolignite de fer avec un pinceau.

ACAJOU FACILE

On peut donner au bois blanc bien poli l'apparence de l'acajou en le peignant à plusieurs reprises avec du brou de noix. Quand il est sec, on y étale une couche d'encaustique (cire fondue dans l'essence de térébenthine) et on frotte à l'aide d'une brosse dure.

PROCÉDÉ POUR FAIRE ACQUÉRIR AUX BOIS BLANCS LA DURETÉ DU BOIS DE CHÊNE

L'expérience a démontré qu'on peut remplacer le bois de chêne, dans les constructions rurales, notamment pour les portes de clôture, auvents et volets, par des planches de bois blanc de toute espèce, en employant le procédé suivant : il consiste à donner à la porte, ou autre objet qui doit rester à l'air libre, une première couche de peinture grise à l'huile, que l'on recouvre, avant qu'elle soit sèche, d'une couche de sable ou grès pilé et tamisé ; on donne sur ce sable une autre couche de la même peinture à l'huile, et l'on a soin d'appuyer fortement sur les planches la brosse qui applique la peinture. Le tout devient d'une dureté telle que l'air, le soleil et l'eau ne peuvent altérer le bois, même après des années d'usage.

PROCÉDÉ POUR TEINDRE LA MOUSSE EN VERT

Tremper les paquets de mousse, un ou deux jours après sa récolte, dans une solution de *bleu* de blanchisseuse, un peu forte, sécher ensuite à l'ombre et conserver. Pendant tout l'hiver ces mousses font de jolies garnitures de pots de fleurs ou jardinières et ne jaunissent pas.

Autre recette. — Pour teindre la mousse en beau vert, il suffit de faire sécher la mousse fraîchement cueillie et de la plonger quelques minutes dans de la teinture d'indigo.

PROCÉDÉ POUR DURCIR LE PLÂTRE

M. Julhe, dans une note présentée à l'Académie des sciences, rend compte des expériences qu'il a entreprises dans le but de rendre encore plus général l'emploi du plâtre.

De toutes les substances employées dans les constructions, le plâtre est la seule qui augmente de volume après son application, tandis que les mortiers ou ciments, et même le bois, éprouvent du retrait et des fendillements par la dessiccation. Appliqué en couches suffisamment épaisses pour résister à la rupture, il offre donc une surface que le temps et les variations atmosphériques n'altéreront pas, pourvu qu'on la tienne à l'abri de l'eau. Seulement il faut donner au plâtre deux propriétés qui lui manquent, la dureté et la résistance à l'écrasement. C'est ce que M. Julhe s'est proposé de réaliser par les procédés suivants.

On mélange intimement six parties de plâtre avec une partie de chaux grasse, récemment éteinte et finement tamisée. On emploie ce mélange comme le plâtre ordinaire pour confectionner l'objet avec une solution d'un sulfate à base précipitable par la chaux et à précipité insoluble. Il se forme du sulfate de chaux et de l'oxyde, tous deux insolubles, qui remplissent les pores de l'objet et le rendent dur et tenace.

Le sulfate de zinc et le sulfate de fer sont ceux qui conviennent le mieux. Avec le premier, l'objet reste blanc ; avec le second, l'objet, d'abord verdâtre, prend un peu de temps la teinte du sesquioxyde de fer.

UN BON BADIGEON

Un journal Allemand donne la composition d'un badigeon pouvant s'appliquer sur les murs hourdés en chaux.

On mêle ensemble trois parties de quartz, trois parties de marbre broyé et grès, avec deux parties de kaolin calciné et deux parties de chaux nouvellement éteinte, encore chaude.

On a, de cette manière, un badigeon qui forme un silicate, s'il est souvent mouillé, et qui devient promptement dur comme la pierre.

Les quatre ingrédients mélangés ensemble forment une base à laquelle on peut ajouter toute matière colorante s'unissant à la chaux.

On applique ce badigeon un peu épais, on laisse sécher pendant un jour ; on mouille le lendemain à plusieurs reprises et le badigeon devient imperméable. On peut le laver à l'eau, sans lui faire perdre sa coloration : il augmente, au contraire, en résistance, à ce point qu'on peut le brasser sans inconvénient.

RECETTE POUR NETTOYER LES STATUETTES EN PLÂTRE

On fait une bouillie assez épaisse d'amidon, on étend cette pâte à chaud avec une spatule ou une brosse, en couche épaisse sur l'objet à nettoyer, puis on laisse sécher lentement. L'amidon se détache en écailles qui entraînent les souillures de plâtre. On peut recommencer l'opération si un premier nettoyage ne suffit pas.

PROCÉDÉS CHIMIQUES POUR MARQUER LE LINGE

Le meilleur moyen pour marquer le linge est le suivant : ayez un cachet en fer avec votre nom ou votre chiffre en relief et chauffez-le fortement, pas au rouge cependant ; couvrez avec un peu de sucre blanc bien pulvérisé la partie du linge où vous voulez mettre la marque ; appuyez fortement le cachet et la marque sera indélébile.

Une encre très bonne pour marquer le linge, et qui est préférable au nitrate dont le prix est plus élevé et qui troue quelquefois le linge, est composée de :

Sulfate de manganèse... 4 gr
Eau distillée..... 4 —
Sucre en poudre..... 8 —
Noir de fumée..... 1 —

On mélange ces substances en une pâte semi-liquide et l'on s'en sert comme d'une encre d'imprimerie au moyen d'une estampille ; on laisse sécher, on trempe la marque dans une solution de potasse caustique, on fait sécher de nouveau, puis on lave à grande eau ; cette marque est très solide.

UN HOMME SÉRIEUX

Visiteur. — Où donc est ce charmant et élégant pensionnaire, madame Saletrop, qui était ici il y a quelques semaines ?

La maîtresse de pension. — Henri ? Mais j'en ai fait mon mari.

Le visiteur. — Vraiment ! C'est parmi les garçons que je connais, celui qui a le plus d'esprit, gentil, délicat, pétillant de verve. Toujours un mot pour faire rire, et plein d'histoires drôles. Il est absent je suppose.

La maîtresse de pension. — Non, monsieur, il est ici, il n'a jamais laissé la maison.

Le visiteur. — Mais, où est-il donc ?

La maîtresse de pension. — Il est dans la cuisine, c'est lui qui lave la vaisselle.

DE L'EXACTITUDE... MAIS PAS TROP

Délégation au gérant d'un chemin de fer. — Monsieur, nous venons vous avertir que nous allons poursuivre votre compagnie en dommages.

Le gérant. — Expliquez-vous ! Il n'y a pourtant pas eu d'accidents.

La délégation. — Nous avons tous manqué notre train ce matin ; il était parti à l'heure.

CONSOLANTE TOLERANCE

M. Hyson, (marchand.) — Monsieur Charles, vous n'êtes pas venu au magasin, hier.

Charles. — C'est que je me suis marié hier. Le fait est que des circonstances imprévues nous ont forcés d'avancer la cérémonie de huit jours et je n'ai pas eu le temps de vous avertir.

M. Hyson. — Je vous le passe pour cette fois-ci ; mais que ça ne vous arrive plus.

DANS LES CHIARS URBAINS



Monsieur (qui vient de se lever pour donner sa place).—Pardon monsieur, c'est à cette dame que j'ai offert mon siège.

Nouvel arrivé (déjà installé).—Ça revient au même, c'est ma femme.

BON D'EN AVOIR UN DANS LA FAMILLE



Brenshaw, fils, (arrivant du collège).—Tout considéré, papa, j'ai décidé d'étudier le droit.

Brenshaw, père.—Tu vas me rendre un rude service. J'ai besoin d'un avocat pour répondre aux actions que tes fournisseurs de Québec ne cessent de m'envoyer.

RACINE ET BRANCHES

La célèbre Sarah, duchesse de Marlborough, donne chaque année une fête à laquelle tous ses descendants prennent part. Dans une de ces réunions, elle buvait à la santé des siens et se mit à dire :

« Quelle gloire de voir tant de branches fleurir de la même racine. » Mais, voyant son petit fils Jack Spencer qui riait, elle insista pour en savoir la cause, lui promettant de tout lui pardonner.

—Eh bien, bonne maman, dit-il, je pensais justement que les branches fleuriraient d'avantage, si la racine était en terre.

DOUBLE PROFIT

Fiancé.—Maintenant que tout est fixé, ma chère, rien ne s'oppose à ce que nous annonçons notre mariage.

Elle.—Pas encore, Henri, pas avant les Rois.

Fiancé.—Quelle différence ça peut-il faire ?

Elle.—Si nous le faisons savoir avant les Rois personne ne me fera de présents du jour de l'An. Ils se réserveront pour les cadeaux de Noces et feront d'une pierre deux coups.

Fiancé.—Tandis que tu préfères avoir deux cordes à ton arc.

LES PETITS CADEAUX

Prisonnier condamné à mort à son avocat.—Eh bien ! avez-vous quelque bonne nouvelle ?

L'avocat.—Pas extraordinaire ; mais tout de même, c'est favorable.

Le prisonnier.—La sentence va-t'elle être cassée.

L'avocat.—Non.

Le prisonnier.—Commué ?

L'avocat.—Non.

Le prisonnier.—Qu'est-ce que c'est donc ?

L'avocat.—Vous deviez être pendu demain, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est remis à samedi.

SAISIR L'OCCASION AUX CHEVEUX



Juliette.—Oui, maman, je vais faire la bonne fille et je vais me coucher tout de suite, si tu veux me dire une chose.

Monsieur Jolicœur.—Madame, il ne faut pas lui refuser cela. Dis, ma chère.

Juliette.—Pourquoi que M. Jolicœur il porte sa moustache sur le front ?

UNE VITRINE DU JOUR DE L'AN



Tramp examinant de la rue.—Qu'on me laisse seulement 10 minutes de l'autre côté de la vitre ! C'est moi qui m'en paierais un *snack* du jour de l'An !

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

IX

(Suite.)

Dès qu'on eut atteint la lisière du bois, il s'avança en droite ligne, son fusil armé, et prêt à faire feu ; ses serviteurs, tenant les chiens accouplés au moyen d'une lanière de cuir, le suivaient à la file ; le braque ou l'éventeur, qui seul avait la liberté de ses mouvements, courait de tous les côtés à la recherche d'un taureau.

Bientôt l'intelligent animal, éloigné des chasseurs par une distance de près de trois cents toises, donna deux coups d'aboi : il venait de rencontrer une voie. Dès que les autres chiens eurent entendu cet appel, ils commencèrent à bondir avec fureur.

— Lâchez la meute ! dit le boucanier Desrosiers.

Les engagés s'empressèrent d'obéir, et serrant la courroie qui leur ceignait la taille, ils s'élançèrent à la suite des chiens furieux.

A peine de Morvan avait-il fait cent pas, qu'il aperçut le taureau traqué qui se dirigeait vers lui.

— Abritez-vous derrière un arbre, lui cria un engagé.

Le jeune homme se hâta de suivre ce conseil.

Se retournant de temps en temps pour repousser la meute qui hurlait après lui, le taureau quoiqu'il parût vouloir éviter les chasseurs, était plutôt colère qu'effrayé ; ses cornes longues et pointues, son large poitrail, son col nerveux et ramassé prouvaient qu'il n'était pas un adversaire à dédaigner, et que sa défaite offrait de sérieux dangers.

Le boucanier Desrosiers suivait avec un grand sang froid les mouvements de la bête ; plusieurs fois de Morvan le vit lever sa carabine ; malheureusement, à chacune de ses tentatives pour tirer, le chasseur rencontrait devant le point de mire de son arme, soit un de ses serviteurs, soit un de ses chiens.

Après avoir supporté pendant près d'une minute la poursuite de ses ennemis, le taureau, exaspéré, changea complètement d'allure : il prit l'offensive.

Les engagés et les chiens, n'osant fuir sous les yeux de Desrosiers, qui leur eût fait plus tard payer bien cher cette faiblesse, déployaient une agilité rare, pour éviter les atteintes du taureau, sans trop s'éloigner de lui.

— Pourquoi donc cet homme n'abat-il pas le monstre ? demanda de Morvan à un engagé en lui désignant un de ses collègues que cinq pas séparaient à peine de la bête.

A cette question, le serviteur du boucanier montra une surprise extrême : on eût dit qu'il venait d'entendre un abominable blasphème.

— Tirer avant le maître ! répondit-il enfin : y pensez-vous, monsieur le chevalier ?

— Il me semble plus naturel, cependant, de manquer de respect à son maître, surtout devant un cas de force majeure, que de se laisser sottement éventrer, dit de Morvan.

— Oh ! que non ! On ne meurt pas toujours d'un coup de corne, tandis que l'on ne revient jamais d'une balle reçue dans la tête.

— Quoi ! Desrosiers assassinerait celui de ses engagés qui tirerait sur le taureau ?

— Il le punirait, oui, monsieur ; cela est certain.

— Et sa façon de punir, c'est de vous brûler la cervelle ?

— Oui, monsieur, c'est l'usage.

L'engagé parlait encore, quand de Morvan vit le taureau s'élançer droit devant lui.

Le jeune homme n'hésita pas : il leva sa carabine et fit feu.

Le terrible animal, touché en plein poitrail, resta un instant immobile, mais bientôt, sa fureur s'accroissant de toute la douleur que lui causait sa blessure, il poussa un long mugissement, et les yeux sanglants, le museau plein d'écumé, le corps frémissant, il se précipita avec un élan irrésistible sur le chevalier.

De Morvan, ignorant les premières notions de la chasse au taureau sauvage, prit la fuite au lieu de tourner autour de l'arbre qui lui servait d'abri ; cette manœuvre la plus dangereuse qu'il put exécuter, l'exposait à une mort certaine ; il s'aperçut bientôt en effet de la faute qu'il avait commise.

Arrêté dans sa course par les lianes et par les broussailles, obstacles que le taureau écrasait sans peine sous son large et puissant poitrail, chaque seconde rétrécissait l'espace qui le séparait de son terrible ennemi.

Déjà le jeune homme sentait le souffle chaud et humide du monstre passer sur son col, lorsqu'un mugissement retentit, suivi de la chute pesante d'un corps.

— Inutile que vous vous fatiguiez davantage à courir, lui dit le boucanier Desrosiers, l'affaire est faite !

De Morvan se retourna ; le taureau, étendu sur le sol, ne donnait plus signe de vie.

— Merci, monsieur, dit le jeune homme en s'adressant au boucanier, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais !

— Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler, répondit Desrosiers : ce que j'ai fait pour vous, je le renouvelle à peu près tous les jours pour sauver un chien de ma meute.

— Comment êtes-vous donc parvenu à abattre ce taureau ? il est tombé comme foudroyé !

— D'une façon bien simple : je lui ai coupé d'abord le jarret, puis une fois par terre, je l'ai achevé d'un coup de baïonnette dans le crâne. Je préfère l'emploi de l'arme blanche à celui du mousquet ; sur cent taureaux que je tue, je ne me sers pas dix fois de ma carabine. Cette façon d'opérer me présente le double avantage d'économiser la poudre et de ne pas abîmer la peau de la bête.

Desrosiers ne se vantait pas en parlant ainsi : les cuirs portant sa marque étant connus et recherchés sur tous les marchés d'Europe.

Du reste, beaucoup de boucaniers, imitant son exemple, attrapaient à la course les taureaux qui se suivaient effrayés par les aboiements des chiens, et ne se servaient de leur carabine qu'en cas d'une attaque imprévue.

Une fois l'animal mort, un des engagés se jeta dessus, et, après l'avoir éventré, en retira les os des jambes qu'il présenta à Desrosiers.

Le boucanier en garda deux pour lui et offrit les autres à de Morvan, qui, ne comprenant rien à cette galanterie un peu sauvage, se recula instinctivement avec un geste de dégoût.

Desrosiers sourit.

— Voilà ce que c'est que de vivre dans les villes, jeune homme, dit-il ; on y prend des habitudes routinières, et l'on arrive à la vieillesse sans avoir connu ce qui est bon.

Le boucanier cassa alors les os et avala la moëlle chaude encore qu'ils contenaient ; ce régal parut lui être des plus agréables. La chasse recommença.

Chaque fois que le boucanier abattait un taureau, les engagés écorchaient l'animal avec

une merveilleuse dextérité ; puis, pliant sa peau en bannette, afin d'éviter qu'elle s'accrochât aux branches des arbres, ils la plaçaient sur leurs épaules, et, chargés de ce fardeau qui pesait au moins cent livres, ils suivaient de nouveau leur maître.

Vers les cinq heures du soir, chacun de ses serviteurs ayant reçu une dépouille, Desrosiers retourna au campement.

Le lendemain matin, les boucaniers se mirent en route pour aller chercher de nouvelles chasses. Se trouvant en forces, ils avaient résolu de s'aventurer, en passant à travers la grande savane du Goave, jusque sur les terres espagnoles.

Cette expédition, ainsi que Barbe-Grise l'apprit à de Morvan, était d'une audace extrême. Depuis plus de cinq ans, pas un homme n'avait osé, — si ce n'était Barbe-Grise, — traverser dans toute son étendue de droite ligne le désert.

A la fin de la journée, la petite caravane s'installa pour passer la nuit. Elle se trouvait alors au beau milieu de la savane.

Le lendemain matin, de Morvan, Barbe-Grise et Alain se séparèrent des boucaniers et poursuivirent seuls leur route : ils avaient alors franchi la partie la plus dangereuse du désert.

Quatre jours plus tard, les trois aventuriers atteignaient sains et saufs le but de leur voyage !

A la vue de l'habitation qui lui rappelait de si doux souvenirs, de Morvan dut s'arrêter, tant l'émotion qu'il ressentait était violente. Si, d'un côté, son cœur l'entraînait vers Fleur-des-Bois, de l'autre, la crainte le clouait au sol.

Il avait peur de se trouver en présence d'un irréparable malheur.

— Je vous en conjure, Barbe-Grise, dit-il d'une voix tremblante, prenez les devants, et allez prévenir Jeanne de notre arrivée. . .

— A quoi bon ? demanda Barbe-Grise. . . Ah ! oui, je devine, continua le vieux boucanier après un moment de réflexion, vous désirez savoir si Jeanne n'est pas morte ?

— Barbe-Grise, au nom du ciel, ne parlez pas ainsi.

— Pourquoi cela ? reprit le chasseur avec son sang-froid habituel. Si Jeanne est morte, ce ne sera pas de notre faute ; nous n'y penserons plus.

— Monsieur le chevalier ! s'écria joyeusement Alain, — voici mademoiselle qui si dirige de notre côté ! A la rapidité de sa marche, on ne se douterait vraiment pas qu'elle a été si gravement malade.

De Morvan poussa un cri de joie folle et s'élança vers Fleur-des-Bois.

Hélas ! quel fut le désespoir du jeune homme lorsqu'il se trouva, non pas en présence de Jeanne, mais devant une jeune femme, qui lui était tout à fait inconnue ! . . .

— Jeanne ! où est Jeanne ? dit-il d'une voix sourde, presque inintelligible.

A peine l'inconnue eut-elle jeté les yeux sur de Morvan, qu'elle laissa échapper une exclamation de surprise.

— Vous ici, monsieur le chevalier de Morvan ! dit-elle. Ma foi, j'étais bien loin de m'attendre à cette rencontre ; je suis enchanté de vous revoir !

Un instant, le jeune homme crut rêver. Quelle était cette femme qui l'appelait par son nom et paraissait si joyeuse de son arrivée ?

Il regarda l'inconnue avec une stupéfaction profonde.

C'était une charmante créature, une beauté accomplie ; seulement, sur son visage un peu fatigué se lisait une expression de hardiesse et d'impudence qui nuisait à l'admirable délicatesse de ses traits.

A mesure que de Morvan examinait l'étrangère, un souvenir confus lui revenait à l'esprit.

— Il paraît que je suis bien changée, reprit-elle en minaudant. Après tout, notre connaissance a si peu duré, que je ne puis trop vous en vouloir de votre hésitation... Ingrat ! avez-vous donc oublié la malheureuse Ismérie, si perfidement trompée par l'infâme vicomte de Chamarande !... Avez-vous oublié le village de Nort, et l'auberge de l'*Enchanneur Merlin* !... Chevalier, pas de reproches, je vous en conjure !...

Ma présence ici vous apprend assez que le hasard vous a cruellement vengé ! Si vous saviez le nom que je porte, vous me plaindriez !... Hélas ! je suis à présent madame Casque-en-Cuir ! Quant à Jeanne, elle vit encore. Je crains bien, toutefois, qu'il n'y ait plus d'espoir de la sauver.

De toute la réponse de l'aventurière qui s'était jouée si indignement de sa crédulité, de Morvan ne comprit qu'une chose, que Jeanne se mourait.

Il prit son élan et courut comme un insensé vers l'habitation.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

I

De Morvan franchit en deux bonds l'escalier de bois qui conduisait à la partie supérieure ; mais à peine arrivé devant une porte à moitié entr'ouverte, il s'arrêta court : cette porte était celle de la chambre de Fleur-des-Bois.

Le jeune homme comprit qu'il devait, avant de paraître devant Fleur-des-Bois, recueillir ses forces et se composer un maintien, afin de ne pas laisser deviner à la pauvre enfant la douloureuse surprise que le changement opéré en elle par la maladie allait sans doute lui causer.

— Mon chevalier Louis, dit en ce moment une voix dont le timbre suave et pur fut droit au cœur du jeune homme, pourquoi hésites-tu ainsi ?

A ces accents, qui depuis le départ de Jeanne n'avaient cessé de retentir à ses oreilles, de Morvan oublia toute prudence ; dominé par une émotion supérieure à sa volonté, il poussa un cri et s'élança dans la chambre.

Jeanne, vêtue de blanc, ses admirables cheveux entremêlés de fleurs, reposait, à moitié étendue, dans un hamac.

Il serait impossible de rendre la grâce naturelle, l'abandon pudique et charmant de sa pose, on eût dit un ange prêt à remonter au ciel.

De Morvan, incapable de prononcer une parole, prit la main de Jeanne et la porta avidement à ses lèvres : il pleurait comme un enfant.

— Ne te désole pas ainsi, mon chevalier ! dit Fleur-des-Bois, en accompagnant cette prière d'un adorable sourire. Si tu savais combien je suis heureuse, tu ne me plaindrais pas ; tes larmes cesseraient de couler... Que tu es bon d'être venu me revoir une dernière fois... Mon Dieu que tu es bon !...

L'émotion du jeune homme était si forte, qu'il resta sans répondre. Jeanne continua.

— Mais, mon chevalier Louis, tu m'aimes donc réellement d'amour ! lui demanda-t-elle avec son adorable naïvete ; vraiment, je ne suis plus que penser que croire !... Moi qui me

figurais au contraire, que je te faisais honte, que tu supportais ma présence seulement par pitié... Tu m'aimes d'amour ! Non, cela est impossible !

Fleur-des-Bois, en proie à une agitation extrême, se tut et resta plongée pendant quelques instants dans une méditation profonde.

— Je comprends tout maintenant, mon chevalier Louis, reprit-elle après un court silence : tu te figures m'aimer, parce que tu es bon et que tu me vois mourante !... oui, c'est cela !...

Pendant que Fleur-des-Bois parlait, de Morvan, incapable, malgré ses efforts, de maîtriser son émotion, avait fini par s'y abandonner entièrement.

Des sanglots déchiraient sa poitrine.

— Jeanne, s'écria-t-il en couvrant de baisers ardents la main souple et moite que la charmante enfant avait laissée dans les siennes ; Jeanne sur mon honneur de gentilhomme, sur mon salut de chrétien, je te jure que la pitié n'entre pour rien dans ma tendresse. Je t'aime avec une passion qui me tue !... Je t'aime de toutes les forces de mon cœur et de mon âme !... Dans la nature, je ne vois que toi !... Ton image, ta pensée remplissent seules mon cœur !... Je t'aime tellement pour moi, que si demain un homme, jeune, riche, puissant et beau t'offrirait son nom et te demandait à partager son opulence, je poignarderais cet homme, dût mon crime te coûter le bonheur de ta vie entière !... Réponds, Jeanne ! Est-ce là aimer une femme par pitié !

Pendant que de Morvan, cédant enfin à la passion qu'il combattait depuis si longtemps, laissait échapper ce cri parti de son âme, Jeanne, en proie à une émotion surhumaine, paraissait plongée dans une véritable extase.

Le visage de la jeune fille rayonnait d'une expression réellement céleste ; son âme si poétique, si pure, se livrant sans arrière-pensée et avec toute la hardiesse de son innocence, aux enivements de l'amour, entrevoyait des horizons éblouissants, un bonheur qui l'exhalait et l'accablait : elle planait dans une atmosphère inconnue, entre le ciel et la terre !

Pourquoi t'imposer silence, mon chevalier Louis ? dit-elle d'une voix tremblante ; en quoi ton langage est-il indigne de toi et de moi ? Si tu savais, au contraire, comme il me rend heureuse ! Je ne puis t'exprimer ce qui se passe en moi ! je pleure, mais c'est de joie ! Mon Dieu ! que tu as donc bien fait de venir ! que tu as été bon de me dire que tu m'aimes ! car tu m'aimes bien, mon chevalier Louis ; Oh ! à présent je n'en doute plus ! Que je voudrais donc que tu me demandes un sacrifice ! Que veux-tu que je fasse pour toi ?

— Vivre, ma Jeanne bien-aimée !...

— Vivre, dis-tu ? suis-je en danger ? Non... c'est impossible !... Je me sens si parfaitement heureuse !... On ne meurt pas avec tant de joie au cœur !... Moi te quitter ! Oh non ! jamais !...

Pendant les huit jours qui suivirent l'arrivée de de Morvan, la santé de Jeanne avait fait des progrès tellement rapides, que la charmante enfant, tout à fait hors de danger pouvait, à la fin de la semaine, se promener dans le jardin en s'appuyant sur le bras de son chevalier Louis.

Cette guérison réellement miraculeuse, et qui prouvait à de Morvan à quel point il était aimé, fit une impression profonde sur son esprit et augmenta encore, si c'est possible, son culte pour Fleur-des-Bois. La certitude de posséder exclusivement, sans partage, sans aucune rivalité, l'affection de l'adorable enfant, eut aussi pour résultat de l'aider à supporter avec plus de facilité, de résignation et de courage, l'ardente passion qui

le brûlait.

Il ne savait pas quel sentiment l'emportait dans son cœur, ou d'une adoration idéale, ou d'un impétueux amour.

Le temps s'écoulait pour les deux jeunes gens avec la rapidité inouïe d'un songe enivrant !... Ils se sentaient si heureux, qu'ils ne s'occupaient plus de la vie ! La journée représentait pour eux une heure de causerie ; cependant ils se rémissaient au lever de l'aurore et ne se quittaient que fort avant dans la nuit.

Un matin, de Morvan aperçut en franchissant le seuil de la porte, Montbars !

La vue de l'illustre boucanier lui causa une impression pénible dont il ne put se rendre compte.

— Tu m'avais déjà oublié, n'est-ce pas, Louis ? lui dit Montbars avec un ton d'affectueux reproches. Après tout, pourquoi me plaindre et t'accuser de cette indifférence ? Tu es amoureux.

— Tes reproches sont injustes, Montbars, répondit de Morvan ; bien souvent, au contraire, ton souvenir s'est présenté à ma pensée ; seulement, je ne te cacherais pas que ton apparition inattendue m'a surpris.

— Et contrarié ! je m'en suis parfaitement aperçu.

— Tu crains que je ne vienne t'arracher à ta douce et enivrante oisiveté ! Eh bien ! mon enfant, si telle est ta pensée, tu as deviné juste.

Pas de questions, je te prie ; Barbe-Grise nous attend à table : allons le rejoindre. Nous causerons pendant le souper.

De Morvan, parfaitement assuré que les conseils, les prières, les ordres même de Montbars ne pourraient rien sur sa volonté, n'attacha pas une bien grande importance aux paroles de l'illustre chef de la flibuste.

En entrant dans la salle à manger, le chevalier aperçut Barbe-Grise et Alain attablés vis-à-vis l'un de l'autre, Casque-en-Cuir et Ismérie étaient absents.

— Ainsi, Montbars, dit-il après s'être assis, tu es venu pour me chercher ? Tu vas donc entreprendre une nouvelle expédition ?

— Oui, mon enfant, et une expédition qui, je l'espère, occupera une des plus glorieuses pages de l'histoire de la France.

Voici quinze jours que je parcours l'île pour recruter des combattants ; ma tournée est terminée, nous repartirons demain.

— Qu'entends-tu par " nous," Montbars ?

— J'entends toi et moi !

— Tu as donc disposé de ma personne sans me consulter et sans mettre en doute ma docilité ?

— Certes, mon cher Louis !

— Eh bien ! tu as eu tort ; je ne t'accompagnerai pas !

— Voilà bien les jeunes gens répondit Montbars en souriant, ils se décident sans réfléchir et parlent sans savoir la plupart du temps ce qu'ils disent ! Je t'assure, moi, que demain tu me suivras sans hésiter.

Voudrais-tu donc passer ta vie ici, dans une condamnable et lâche oisiveté ?

— Certes, Montbars, la lutte ne m'a pas assez réussi jusqu'à ce jour pour que je sois tenté de me lancer de nouveau dans les aventures ; j'ai trouvé le bonheur ici, ici je resterai... Je possède encore neuf mille livres sur la somme que j'ai jadis gagnée au jeu et apporté d'Europe... Cet argent me suffira pour établir une plantation...

— Une façon bien honorable de rétablir ta fortune et de soutenir ton nom !...

— Mon nom, dit de Morvan avec amertume, est celui d'un banni... Qui s'en souvient encore ?

— Louis, répéta gravement Montbars, ton nom t'a été légué par ton père, sa réhabilita-

tion est une dette sacrée que tu dois à la mémoire d'un martyr. Ecoute-moi à présent sans m'interrompre... Nous sommes à la veille d'un grand événement.

Louis XIV, fidèle à la promesse qu'il m'a faite, vient d'envoyer une escadre dans nos mers, la prise de Carthagène est résolue !

Tu sais, enfant, la part glorieuse qui nous reviendra dans cette guerre ! Commandée par des chefs choisis seulement parmi nous, nous combattons sous nos propres drapeaux ! La plus parfaite égalité régnera entre nos capitaines et les officiers de la marine royale ; notre pouvoir, nos prérogatives seront semblables aux leurs ; en un mot, le roi nous traite comme une puissance.

Louis XIV, je le sais, attache la plus extrême importance à la réussite de notre vaste entreprise : sa reconnaissance pour ceux qui se distingueront sera sans bornes.

Louis XIV, c'est une justice à lui rendre, connaît son métier de roi ! Il ne marchandait pas avec la gloire !

Monte hardiment le premier à l'assaut, Louis, et la mémoire de ton père, mon noble et malheureux frère, sera réhabilitée ; si tu succombes, eh bien ! qu'importe, tu auras au moins fait ton devoir. Tu mourras comme les bons gentilshommes aiment mourir : l'épée au poing, la face tournée vers l'ennemi... Réponds, Louis, refuses-tu encore de me suivre ?...

De Morvan, hésitait, lorsque Fleur-des-Bois qui, depuis que Montbars parlait était restée sur le seuil de la porte, s'avança lentement vers le jeune homme.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle d'une voix assurée, il faut accepter.

Cette intervention à laquelle il était si loin de s'attendre, surprit le jeune homme, mais ne le fit pas céder.

— Non, Jeanne, s'écria-t-il avec force, je n'accepterai pas ! Je comprends ton généreux sacrifice, et je t'en remercie. Tu crains de nuire à mon avenir... Tu te trompes, Jeanne, Je suis tellement guéri de l'ambition, je comprends si bien à présent le néant qui se cache sous la gloire et sous la richesse, que quand bien même le ciel ne t'aurais pas mise sur ma route, je repousserais encore, comme je viens de le faire, les avances de Montbars.

A ces paroles prononcées avec feu, le chef de la flibuste haussa les épaules d'un air de pitié, et s'adressant à son neveu :

— Louis, dit-il, j'aurais préféré cent fois te voir obéir à la voix de la gloire qu'à celle du devoir ; mais puisque tu renies les traditions de ta race, puisque ton cœur est froid à la perspective de la bataille, et que tu songes à changer en soc de charrue le fer de ton épée, je dois t'avouer comme encouragement un secret que je te gardais comme une récompense :

Comte de Morvan ? le gouverneur de la ville de Carthagène que nous allons attaquer, est le bourreau qui a assassiné ton père, l'homme qui l'a fait périr sous le fouet !

II

A cette révélation, de Morvan poussa un cri de douleur et de rage, et portant instinctivement la main à la garde de son épée :

— Oh ! mon père bien-aimé, dit-il avec une poignante émotion et en élevant ses yeux humides vers le ciel, pardonnez-moi !... l'amour m'avait fait oublier la vengeance.

Trop ému de ce qu'il venait d'apprendre pour pouvoir continuer son souper, de Morvan se leva de table et alla se mettre à l'une des fenêtres de la salle à manger.

Le lendemain, l'aube blanchissait à peine l'horizon, lorsque Montbars sortit de sa chambre.

— Tiens ! c'est toi, Fleur-des-Bois ! s'écria-t-il en apercevant la jeune fille qui se promenait dans le jardin, tu t'es levé aujourd'hui de bien bonne heure.

— Je suis restée à me promener toute la nuit, répondit Jeanne d'un air distrait et sans paraître se rendre compte de ce qu'elle disait. Montbars, reprit-elle après une légère pause, sais-tu ce qu'est devenue la belle Nativa ?

— Oui, enfant, je le sais, dit en souriant le chef de la flibuste.

— Ah !... Et où est-elle ?

— Il ne m'est pas permis, pour le moment, de satisfaire ta curiosité, Jeanne... Je craindrais une indiscretion de ta part.

— Je te jure, Montbars, que je ne répéterai à qui que ce soit au monde un seul mot de ce que tu me confieras ! Je t'en supplie, Montbars, apprends-moi où se trouve Nativa ?

— Pauvre enfant ! dit doucement Montbars, qu'il soit fait selon ton désir, car j'ai foi en ta promesse. Hélas ! ma réponse va te déchirer le cœur. Nativa habite à présent la ville de Carthagène.

Fleur-des-Bois pâlit tellement, que Montbars craignit un instant qu'elle ne tombât privée de sentiment ; toutefois, cette faiblesse dura peu.

— Montbars, reprit Jeanne avec énergie, veux-tu me sauver la vie ?

— Te sauver la vie, enfant, et qui donc te menace ?

— La douleur, Montbars. Ne souris pas, je parle sérieusement.

— Enfin, qu'exiges-tu de moi, enfant ?

— Que tu ailles trouver mon père et que tu le décides à entrer dans l'expédition de Carthagène. Je l'accompagnerai... ne me refuses pas... Ce que tu veux, tu le peux ; tout le monde sait cela.

— Au fait Barbe-Grise est un de nos meilleurs tireurs, et son concours ne serait pas à dédaigner. Mais quel moyen employer ?... Ah ! une idée... oui, c'est bien cela... ce moyen me paraît infaillible... Allons, petite Jeanne, je t'obéis.

— Que tu es bon, Montbars ! s'écria Fleur-des-Bois radieuse ; et prenant le chef de la flibuste par la main, elle l'entraîna en courant dans la chambre de Barbe-Grise.

III

Au moment où Montbars et Fleur-des-Bois pénétrèrent dans l'appartement de Barbe-Grise, — appartement dont le mobilier se composait en tout d'un hamac et d'un bahut, — ils trouvèrent le vieux boucanier déjà levé et se disposant à partir pour la chasse.

— Barbe-Grise, lui dit Montbars, j'ai à t'entretenir de choses sérieuses.

— Parle, répondit laconiquement le chasseur, je t'écoute.

— Mon vieil ami, reprit le flibustier, avec l'homme doué d'un bon sens pratique, les longs discours sont inutiles ; je viens te proposer de faire partie de l'expédition de Carthagène.

Leur conversation se prolongea au delà d'une demi-heure. Quand les deux hommes se séparèrent, on entendit Barbe-Grise dire :

— Ta parole vaut pour moi un fait accompli, Montbars. Avant la fin du jour j'aurai déjà réuni plus de vingt boucaniers ; dans une semaine, j'irai te retrouver à la tête de deux cents hommes !... Quel est l'endroit fixé pour le rendez-vous général ?

— L'endroit que nous choisissons toujours pour nous réunir, le quartier du petit-Goave.

— C'est bien, adieu, ou pour mieux dire au revoir !

Barbe-Grise donna une vigoureuse poignée de main à Montbars, et mettant sa carabine

en bandoulière, il sortit vivement de l'habitation.

Le vieux boucanier tenait à commencer sa tournée de recrutement.

— Merci, Montbars, dit Fleur-des-Bois en laissant éclater toute la joie que lui causait la décision prise par son père. Si mon frère Louis revoit Nativa, il sera malheureux : mon devoir est d'être près de lui pour partager ses peines... merci encore !

— Mais, dis moi Fleur-des-Bois, demanda Montbars avec intérêt, en quoi donc avais-tu besoin de la présence de ton père pour t'embarquer ? N'as-tu pas déjà accompli seule plusieurs expéditions ?

— J'ai eu tort, balbutia Jeanne en rougissant, mais j'étais alors ignorante !

Le jeune fille, après avoir fait cette réponse, s'éloigna vivement et d'un air confus.

Une demi-heure plus tard, Montbars, le chevalier et Alain montaient à cheval et prenaient la route de Léogane. C'était dans cette ville, éloignée seulement de sept lieues du Petit-Goave, que se trouvait en ce moment le gouverneur Ducasse.

Les compagnons de route, en arrivant à Léogane, aperçurent mouillée dans le port l'escadre royale commandée par le baron de Pointis ; elle comptait dix-sept voiles et se composait des vaisseaux :

Le *Sceptre*, où l'amiral avait arboré son pavillon de commandant ;

Le *Saint-Louis*, commandé par M. de Lévis ;

Le *Fort*, par M. le vicomte de Coëtlogon ;

Le *Vermendois*, par M. du Buisson ;

Le *Furieux*, par M. Lamothe-Michel ;

L'*Apollon*, par M. Gombaud ;

La *Mutine*, par M. Massiat ;

La *Saint-Michel*, par M. Marolles ;

L'*Avenant*, par M. Francine ;

La *Galiote*, par M. de Monts ;

La *Providence*, corvette, par M. du Bouchel ;

Le *Dieppois*, frigate, par M. Tanberleau ;

La *Ville-d'Amsterdam*, par M. Monier ;

Enfin, de quatre traversiers, — aujourd'hui des avisos, — que commandaient quatre officiers-matelots.

A la vue de cette escadre admirablement rangée en ordre de bataille, de Morvan sentit un frisson d'enthousiasme passer le long de son corps.

— Montbars, dit-il, maintenant je te remercie d'avoir songé à moi ! Je vais donc enfin combattre sous le drapeau du roi et pour l'honneur de la France !...

Montbars donna les chevaux à garder à Alain, et, se retournant vers son neveu :

— Cher Louis, lui dit-il, puisque tu aimes tant à voir les uniformes, suis-moi, je vais te présenter à Ducasse. Ses salons doivent être encombrés d'officiers. Tu passeras un moment bien agréable.

Montbars, sans attendre le consentement du jeune homme, entra dans la cour du Gouvernement. De Morvan le suivit.

A peine le chevalier avait-il franchi le seuil de la porte, qu'il fut surpris par l'apparition étrange du beau Laurent, qui, vêtu d'un magnifique costume tontruisant de pierreries, et chose inouïe, portant le grand cordon de Saint-Louis, se tenait dédaigneux, fier et superbe, au milieu d'un groupe d'officiers.

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

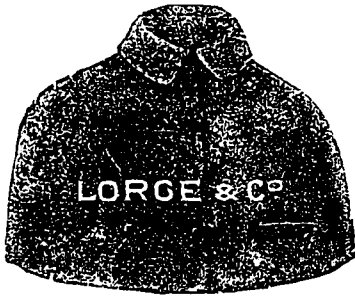
CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagache, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes préparations pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analystes experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents, collèges et institutions de bienfaisance.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE

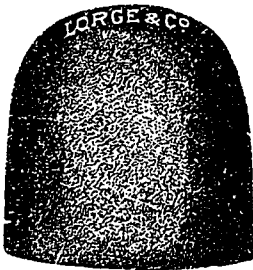


21 rue St Laurent

Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN

Chapeaux,



Chapeaux,

Casquettes

Casquettes

ETC.

ETC.

DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



PRIX TRÈS MODÉRÉS

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 13 Janv. Après-Midi et Soirée.

M. EDWIN ARDEN

DANS

BARRED OUT

Excellente Compagnie, Jolis décors, Costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—BUNCH OF KEYS.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

LISEZ

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Décembre

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaises

— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparateur de Poèles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244

MONTREAL

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

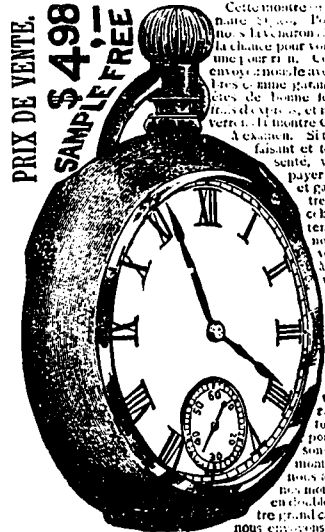
B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT

PRIX DE VENTE, \$4.98
SAMPLE FREE



Cette montre vend d'ordinaire \$7.00. Pour 10 jours nous l'achetons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour \$4.98. Avec cet achat nous vous enverrons une montre de même garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos \$4.98 de plus, et nous vous enverrons la montre C. O. D. Super Accurate. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement elle ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici 10-jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est imparee et va bien en Silvanol Dubler de 4 oz. face découverte, et garantissant sous tous les rapports. Nous faisons rien sur cette montre, mais cela nous aide à vendre nos montres en ce qui est en double, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Laissez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra qu'une fois. Adressez: A. C. Roebuck & Co., 57 & 59 Adèle St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui lisent cet annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal.

Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant avec le, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES, ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Linco.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.